

choisir

revue culturelle

n° 571/572 – juillet-août 2007



(Silence



Vers le Royaume intérieur

*Ferme tranquillement les yeux.
Laisse-toi tomber
loin de ta « personne »
jusqu'au fond de ton être,
lâchant prise, dans le silence,
dépouillé de toi-même,
dans cet instant qui est Présence.*

*Tu trouveras ainsi, tel un enfant,
sans te déplacer et sur-le-champ,
le Royaume intérieur,
Dieu lui-même et Son repos.*

Gerhard Tersteegen
(1697-1769)



choisir

n° 571/572 - juillet-août 2007

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Stjepan Kusar
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
€ : 66.- ; par avion : € 70.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet
p. 7 : David Haberlah/flickr.com
p. 11 : Pierre Pittet
p. 34 : Pio Corradi/Look Now !

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Le silence n'est pas muet <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Uluru Rock blues <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Spiritualité	9
Dans le silence des cloîtres <i>par Hervé Briand</i>	
Spiritualité	13
Quand Dieu se tait <i>par Stjepan Kusar</i>	
Bible	17
La voix du silence <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
Société	20
A l'écoute de la santé <i>par René Longet</i>	
Psychologie	25
Accros au bruit <i>par Claude Piron</i>	
Musique	30
Un rythme éloquent <i>par Raymond Voyat</i>	
Cinéma	33
Musiques des profondeurs <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	36
Le bruit du moi et la rumeur du siècle <i>par Gérard Joulié</i>	
Anniversaire	40
Cent ans de scoutisme <i>par Richard Amalvy</i>	
Livres ouverts	45
L'expérience des Exercices spirituels <i>par Luc Ruedin</i>	
Livres ouverts	46
Méditation sur Jésus <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
Bloc-notes	52
Pollution <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Le silence n'est pas muet

Paradoxe ! Une revue dont la vocation est de parler se met à faire l'apologie du silence et vous offre des pages pleines de considérations contre le bruit. Comme si nous confessions qu'il y aurait mieux à faire - se taire - que d'éditer mois après mois des pages pleines de propos estimés utiles et dignes d'être publiés ! Mais il y a silence et... silence, un bon et un coupable.

Le silence consiste moins à ne pas parler qu'à se taire pour écouter. Silence qui ouvre la frontière du propre ego, pour laisser venir jusqu'à soi la parole ailée porteuse d'une présence. Celle de l'hôte intérieur d'abord, qui parle au cœur et dit ces choses essentielles qui font vivre et maintiennent toujours tendu l'arc de la vie. Propos incommunicables, dont toute personne avec une once de sagesse ne saurait se passer sous peine d'aliénation. Voix discrète, qui ne crie pas, à peine perceptible, vite étouffée par le chabut des passions et le brouhaha extérieur. Se taire pour n'être que soi-même et renoncer à jouer un personnage sur le théâtre du monde. Car si la parole est l'organe de l'acteur, elle est le déguisement derrière lequel il se cache, le temps de jouer un personnage fictif. Le Christ se tait devant Hérode, qui cherche à l'enfermer dans son rôle de thaumaturge ; il se tait devant Pilate, le pouvoir politique, qui tente de l'intimider. Silence fort qui tient en échec les gesticulations du satrape et désarme les menaces du politicien : ils attendaient un personnage, une personne se dresse devant eux dans son authenticité et sa liberté.

Et puis, se taire aussi pour écouter l'autre, lui permettre d'exister et d'occuper sa place. Silence qui favorise le dialogue et rend possible l'échange, cette mutuelle fécondation des idées, indispensable aliment de la réflexion, du progrès de la pensée et du comportement, si étrangère pour ceux qui se contentent de vivre par procuration au rythme de musiques, de chants, de bruits sans contenu, étourdissants comme une drogue.

Mais tout silence n'est pas d'or. Peu s'en faut. Il est même des silences coupables. Celui des chiens muets, du veilleur enfermé dans sa tour d'ivoire, qui se tait et ne dénonce pas, des pleutres qui n'ont rien entendu parce qu'ils ne veulent pas d'histoires. Courtisans serviles, carriéristes alignés, pharisiens légalistes, responsables timorés, pantins dans la cour des grands, à chacun son silence. Silence diplomatique des chancelleries, silence combinard des politiciens, silence dévot de Tartuffe, silence conformiste des médias, silences troublés par le cri des pauvres et des petits, par les gémissements de la nature dévastée, la détresse des victimes des modes et de l'argent facile, par la supplication de ceux et celles qui plient sous des jougs intolérables.

Si certains silences du passé rattrapent l'Eglise, si des clercs, plus friands de promotion que de justice, se taisent, il ne manque pas, aujourd'hui, d'hommes et de femmes qui, inspirés par leur foi, parlent haut et fort pour protester et condamner l'injustice et le mensonge, à l'extérieur comme à l'intérieur des Eglises, sans se laisser intimider par le dogmatisme et les menaces de ceux qui détiennent le pouvoir. On cite volontiers les plus célèbres, Mgr Romero, Helder Camara, Martin Luther King, Dorothee Sölle, Pedro Arrupe, Samuel Ruiz, l'abbé Pierre, Desmond Tutu, Pius Ncube, l'âme de la résistance contre le président Mugabe, les théologiens de la libération, les moines de Tibhirine, les 47 jésuites assassinés entre 1973 et 2006. Derrière eux, se dressent un peu partout des chrétiens, évêques, prêtres, laïques, tous grades confondus, qui, avec courage et liberté, parlent au nom des sans-voix. La guerre en Irak, les dictatures de droite et de gauche, le néolibéralisme, l'économie de marché, la folie consumériste, les structures d'injustice, l'exclusion sociale, les réfugiés, la situation de la femme, l'exploitation des enfants, les magouilles des chefs d'Etats véreux sont dénoncés sans répit et portés devant Dieu par la prière des contemplatifs.

Face au raidissement dogmatique qui les inquiète et au retour d'un cléricanisme plus prompt à brandir le droit canon que l'Évangile, nombreux sont ceux et celles qui se demandent où se cache aujourd'hui l'Eglise de Jésus-Christ. Qu'ils regardent au-delà des murs des sacristies vers le vaste monde ! Ils découvriront un peuple de prophètes, qui sauve l'honneur du christianisme en recueillant avec courage et liberté l'héritage du prophète de Nazareth. Ils trouveront la vraie Eglise et ils ne désespéreront plus de l'Évangile.

Pierre Emonet s.j.



A nos abonnés et lecteurs

Après 12 ans passé à la tête de choisir et à un âge où il convient de transmettre le relais, il m'a semblé bon pour le dynamisme de la revue de proposer au Supérieur des jésuites en Suisse de désigner un nouveau rédacteur en chef. Le Père Provincial a bien voulu accéder à ma demande en nommant Lucienne Bittar rédactrice en chef de choisir, dès le 1^{er} août 2007. Lucienne Bittar, qui est journaliste professionnelle, a assumé depuis 12 ans une grande partie du travail rédactionnel de la revue. Elle sera assistée par Jacqueline Huppi, secrétaire, et Stjepan Kusar, théologien.

Comme jusqu'ici, un conseil de rédaction, composé majoritairement de jésuites, assistera la nouvelle équipe de rédaction dans la prospection des articles, le choix des auteurs et la discussion des manuscrits. A la demande du Père Provincial, je continuerai d'assumer le rôle de directeur de choisir.

Pierre Emonet s.j.

■ Info

Israël-Palestine : la paix

Du 3 au 9 juin 2007, les Eglises du monde entier se sont mobilisées en faveur d'une paix équitable en Palestine et en Israël. Pour marquer le 40^e anniversaire de la guerre israélo-arabe de juin 1967 (Guerre des six jours), le Conseil œcuménique des Eglises (COE) a organisé une semaine de prières, de séminaires et de manifestations.

Soulignant combien il est urgent d'instaurer la paix en Israël et en Palestine après 40 ans d'occupation, il a appelé les gouvernements à entreprendre de nouveaux efforts en vue de mettre fin au conflit et de négocier un règlement équitable. Un service œcuménique a eu lieu à Jérusalem le dimanche 3 juin pour donner le coup d'envoi de cette semaine.

La recherche de la paix entre Israéliens et Palestiniens figure à l'ordre du jour des instances dirigeantes du COE depuis 1948 et a pris pour les Eglises une importance croissante, le conflit et les crises perdurant.

■ Info

Crimes sexuels au Congo

« Il faut rompre les barrières du silence qui entourent le problème. La peur des représailles, le manque de confiance dans le système légal et la crainte d'être refusées par leurs communautés découragent les victimes de faire les pas nécessaires pour mettre fin à leurs souffrances. » Nicolas Clemesac, du Jesuit Refugee Service (JRS) de la région des Grands Lacs, sait de quoi il parle. Il s'occupe d'un programme d'action contre la violence sexuelle dans la région de Kisangani, au nord-est de la République démocratique du Congo (RDC).

Par la présence de riches mines de diamants et par sa proximité des grands fleuves et d'importants aéroports, Kisangani représente l'une des zones les plus touchées par le conflit et a été plusieurs fois saccagée. En dépit du travail de la communauté internationale et d'ONG pour sensibiliser la population et perfectionner le système juridique, les crimes sexuels y sont en recrudescence (les cas dénoncés sont passés de 2077 en 2005, à 3709 en 2006).

Le JRS s'engage dans la lutte contre ce phénomène, qui a des implications médicales, psychosociales, juridiques et légales, se concentrant sur l'aspect sanitaire, tout en travaillant avec d'autres organisations.

Plus au sud, à la frontière avec le Rwanda, l'hôpital de Panzi, à Bukavu, vient en aide depuis 1999 aux victimes de violences sexuelles. Chaque année, il soigne gratuitement près de 3600 femmes violées, en tentant d'assurer non seulement une prise en charge médicale, mais aussi sociale, économique et juridique. Au vu de la reprise des combats et des tensions dans la région, il n'est pas prêt de désempir. La Haut commissaire de l'ONU pour les droits de l'homme, Louise Arbour, a déclaré le 11 juin, devant le Conseil des droits de l'homme de l'ONU à Genève : « J'ai été alarmée par la dimension de la violence sexuelle dans la région des Grands Lacs, qui existe dans des proportions pandémiques en RDC. »

■ Info

Japon : Etat et religion

A l'occasion du projet de modification de la Constitution du Japon, l'Eglise catholique a demandé la liberté de culte et la séparation entre l'Etat et la religion. Les évêques japonais rappellent que « séparation » ne signifie pas que l'Eglise doit se désintéresser des questions sociales et politiques - au contraire, elle est appelée à les éclairer par les valeurs chrétiennes - mais que l'Etat et l'Eglise sont réciproquement autonomes et indépendants.

La nouvelle ébauche de la Constitution prévoit des actes religieux accomplis par les autorités politiques comme « forme de courtoisie sociale ou culturelle » : une idée que les évêques considèrent comme

préjudiciable au principe de distinction entre la fonction publique et la conscience privée, et qu'à ce titre ils repoussent. (Fides)

■ Info

Colombie : commerce et sang

Plusieurs multinationales de bananes auraient financé les paramilitaires des Autodéfenses unies de la Colombie (Auc), responsables d'atroces massacres de civils en 20 ans de lutte contre la guérilla. Les enquêteurs attribuent aux Auc au moins 10000 cadavres enterrés dans des fosses communes en plusieurs endroits du pays.

Salvatore Mancuso, ancien chef des Auc, a levé le voile sur la « structure économique » du réseau paramilitaire, devant le Parquet spécial de Justice et Paix de Medellín. Il a accusé les multinationales Chiquita, Dole et Del Monte de payer aux paramilitaires un centime de dollar par caisse de banane exportée par le biais de leurs filiales. En mars dernier, Chiquita a avoué avoir versé entre 1997 et 2004 - par l'intermédiaire de sa succursale Banadex - au moins 1,7 million de dollars aux Auc, afin de garantir « la protection de ses employés » dans les régions septentrionales d'Urabá et de Santa Marta (Magdalena). Dole, par contre, a immédiatement réagi en qualifiant de « totalement fausses » les affirmations de Mancuso.

D'autres compagnies, nationales cette fois, notamment de charbon et de boissons (Bavaria et Postobón), auraient également payés des « impôts » aux paramilitaires. (APIC)

■ Opinion

Le devoir de voter

(...) Tout individualisé qu'il soit, l'acte de voter est en même temps ce qui constitue la communauté citoyenne, la communauté politique. Il lie les citoyens entre eux, à leurs représentants et, réciproquement, il fonde par là même l'autorité de l'Etat et la légitimité du pouvoir. C'est par la vertu de cet acte, même s'il est abstrait, que l'individu sort de son égoïsme, qu'il est conduit à s'ouvrir à l'intérêt de la collectivité.

On ne dépassera pas l'impression du citoyen d'être déconnecté de l'action politique en insistant seulement sur la vertu de voter. Pour que voter soit compris comme un devoir moral, il ne faut pas en rester à la remise de son bulletin (...) Pour moi, électeur, mon vote n'a de sens moral que parce qu'il symbolise mon intérêt pour la Nation, ce que j'entreprends pour le bien public, ce que je veux et désire pour mon pays. Cet acte n'a valeur morale que si mon vote est un acte singulier, fort, dans une chaîne d'actes, de choix qui le préparent et l'accompagnent. Voter me renvoie à la responsabilité que j'exerce envers les autres dans ma famille, ma profession, mon syndicat, ma commune et au-delà.

La responsabilité envers la collectivité ne s'arrête pas à mon action ; elle s'étend au devoir de réflexion sur la société. Comme citoyen, comme chrétien, je suis appelé à dépasser mes intérêts privés - y compris ceux de mon pays - pour être solidaire des peuples plus pauvres. Cette solidarité s'étend aux générations qui me précèdent et qui me suivent et à l'avenir même de notre Terre. Le bulletin de vote doit signifier tout cela, que je fais en vue du bien commun. En conséquence, cela requiert du chrétien qu'il se laisse habiter par la

Parole de Dieu, qu'il se laisse questionner par la lecture de la doctrine sociale de l'Eglise... (www.croire.com)

Olivier de Fontmagne s.j.

■ Info

Pour la liberté sans peur

Le dernier rapport d'Amnesty International couvrant l'année civile 2006 analyse la peur qui « engendre la méfiance et anéantit notre appartenance commune à l'humanité ». « La peur se nourrit [...] de visions à court terme et de la lâcheté. » Le contexte mondial du terrorisme favorise cette peur, là où des stratégies antiterroristes mal pensées « se sont révélées peu efficaces en matière de réduction des menaces et de justice aux victimes ».

L'ONG dénonce la détérioration de l'état de droit et du soutien aux droits humains : en tête, les Etats-Unis, puis la dérive autoritaire de la Russie, le drame du Darfour, des cas de torture et de mauvais traitements dans 102 pays (sur les 144 qui ont ratifié la Convention contre la torture) parmi les 152 passés au crible. Quelques signes d'espoir cependant sont à relever : la résolution de conflits comme celui du Népal ou l'abolition de la peine de mort qui gagne du terrain.

La Suisse n'est pas épargnée : avec toujours les mêmes griefs sur la restriction des droits des requérants d'asile, des migrants et des étrangers sans papiers, et à propos des violences contre les femmes (28 femmes meurent chaque année dans notre pays des suites de violences domestiques). Est aussi notée la banalisation de la xénophobie et de la discrimination dans le débat politique.

■ Info

Fermeture de Guantánamo

A l'appel d'Amnesty International, cent parlementaires fédéraux ont signé une déclaration publique demandant aux autorités américaines de fermer sans délai le camp de détention de Guantánamo. L'appel a été transmis le 26 juin au Parlement des Etats-Unis, à l'occasion de la journée mondiale en faveur des victimes de la torture, par le biais de Nancy Pelosi, présidente de la Chambre des représentants, et du sénateur Harry Reid, chef de la majorité démocrate du Sénat.

Depuis plus de cinq ans, 770 hommes environ ont été détenus à Guantánamo, sans procès et dans un non-respect total du droit international humanitaire et des droits humains. La plupart d'entre eux ont été torturés et maintenus à l'isolement.

■ Info

Afrique : guerres pour l'eau

Lors de la Conférence du Réseau œcuménique de l'eau, tenue du 21 au 25 mai à Entebbe (Ouganda), des spécialistes ont signalé la prolifération de tensions en Afrique, voire de conflits, autour de la question de l'accès à l'eau douce. Au Darfour, par exemple, ce sont des querelles à propos de l'accès à l'eau et aux pâturages entre petites communautés de paysans africains et groupes d'éleveurs arabes qui ont tout déclenché. Ces derniers, les *Janjawid*, chassaient les habitants des villages pour s'emparer des points d'eau pour leur bétail. « Ils ont des millions de bêtes et il n'est pas facile de leur procurer de l'eau en quantité suffisante », explique Ismail Algazouli, ingénieur au SUDO (or-

ganisation soudanaise de développement social). Le tournant s'est produit en 2003 lorsque de puissants dirigeants des *Janjawid* ont demandé l'aide du gouvernement, ce qui a donné à ce conflit une autre dimension.

Plus largement, on peut craindre que les eaux du Nil ne donnent naissance à un conflit régional, étant donné que dix pays tentent d'y pomper de l'eau ou de s'en servir pour créer des projets de développement. Chaque fois que l'un d'entre eux envisage d'utiliser cette eau, la tension monte. Il semble toutefois que l'Egypte dispose de droits exclusifs sur cette énorme richesse. Un accord datant de 1929, conclu entre la Grande-Bretagne et l'Egypte, prévoit que tout pays désireux d'utiliser ces eaux devra préalablement obtenir l'approbation de l'Egypte. Un autre accord a été signé en 1959 entre le Soudan et l'Egypte, par lequel les deux pays se sont entendus pour se répartir les eaux. (WCC)

Puits au Darfour



Uluru Rock blues

Il y a une situation que je vis toujours difficilement : au retour d'un temps consacré à prier et être dans le silence, une « retraite » comme on nomme ces moments privilégiés, il me faut retrouver l'agitation de la vie quotidienne.

Et cela commence souvent à peine la porte du lieu de retraite franchie. On s'était habitué, parfois avec difficulté, au rythme paisible de la maison, et voilà que l'on est happé par la foule, le bruit, l'agitation. Rien n'a changé pour les autres, ou si peu, alors que pour soi, la distance prise avec les contraintes du quotidien a permis peut-être de « décanter » quelques questions. Aussi, être emporté par le tourbillon des autres n'est pas évident.

Récemment, pour adoucir ce retour au quotidien, j'ai tenté une expérience. Profitant de mon séjour en Australie, j'ai voulu assister au lever du soleil sur Uluru Rock, dans le centre du continent. C'est le fameux rocher qui change de couleurs au cours de la journée. Après « la retraite », il me semblait qu'un voyage solitaire en ce lieu spirituellement très intense pourrait m'aider à conclure mon pèlerinage intérieur.

Premier constat, je n'étais pas seul... Les magnifiques photos que l'on voit toujours escamotent habilement les quelques centaines de spectateurs présents chaque matin. Mais il y a pire... pour moi en tout cas. Au moment où le soleil a « incendié » le rocher, tout n'a été que dé clics d'appareils photo et commentaires. Pas un instant de silence... Comme si nous nous n'étions pas réellement présents en ce lieu, que nous

n'étions que les témoins distants de l'événement. Spectateurs par écrans interposés d'un sublime spectacle, mais lointain et inaccessible. Les mots, les rires masquaient l'intensité du moment.

Alors, lorsqu'on me demande de partager ce que j'ai vécu dans une retraite, je ne trouve souvent que le silence comme réponse. Parce qu'il m'est difficile, voire même impossible, de partager cette expérience, même avec les plus proches. Les mots sont malhabiles.

Les autres s'imaginent qu'en prenant ce temps, nous vivons nécessairement des expériences mystiques extraordinaires ; pour moi, franchement, cela n'a jamais été le cas. « Pourquoi alors se donner tant de mal, payer aussi cher ? » ne manquent-ils pas de demander. Il s'agit avant tout, me semble-t-il, de pouvoir prendre du recul pour donner de l'espace à la relation avec Dieu. Le simple fait de créer cet espace permet de mieux prendre conscience de ce qui se passe.

Dans la vie quotidienne, nous avons rarement le temps de « donner de l'espace », du silence aux relations qui comptent. Les obligations, les distractions, les possibilités de fuite sont trop nombreuses. Et je crains que Dieu ne soit pas le seul à faire les frais de ce manque d'espace... Souvent les êtres qui nous sont les plus chers ne s'en tirent pas mieux : ils mériteraient qu'un temps de « retrait » leur soit consacré...

Bruno Fuglistaller s.j.

Dans le silence des cloîtres

●●● **Hervé Briand**, *Abbaye Notre-Dame d'Accey Moine, Vitreux (Jura, France)*

Le silence du moine n'est pas du mutisme, cette incapacité de parler, soit d'origine physiologique, qui est alors un silence mutilé, soit d'origine psychologique, qui est un silence dévoyé ; tous deux silences douloureux, même si différemment, mais pas forcément incompatibles avec le vrai silence, ici envisagé. Dénonçons ensuite ce qu'on pourrait appeler « le silence romantique ou folklorique », cette caricature du silence des cloîtres que l'opinion courante se fait souvent. Le sens de la vie monastique échappe à la plupart des gens en son essentiel. Ils restent impressionnés par des données plus extérieures qui les frappent dans la mesure où elles mettent fortement en contraste la vie des moines et l'existence courante. (Une certaine littérature, et les médias en particulier, grossissent indûment les choses en ce sens.) Ils ne s'aperçoivent pas qu'elles sont seulement signes d'un *plus profond*. Ce silence est ainsi perçu comme une anormalité, la répression d'un besoin naturel, une pratique inusitée qui fait que le moine se met en marge de l'humanité. Ajoutons à cela le légendaire « Frère, il faut mourir ! », seuls mots que les moines prononceraient en se croisant, et la caricature est totale : le silence du moine est vu comme une sorte de mu-

tisme répressif, élément d'une vie pénitentielle qui imposerait ce caractère punitif en expiation des péchés, ceux du moine et ceux du monde. Un silence lourd à porter, traîné à contrecœur, à moins que l'on ne s'y complaise de façon un tantinet masochiste.

Ceci dit, il faut admettre que les moines eux-mêmes n'ont pas été sans favoriser parfois cette caricature du silence ici dénoncée. C'est que tout idéal élevé est difficile à maintenir au top-niveau dans un groupe d'hommes. Au long des années, s'insinuent et s'installent des phases de facilités qui tendent à élargir des réglementations qui paraissent trop serrées. Cet assouplissement ouvre la voie à des accommodements douteux, sinon aberrants, surtout en ce qui concerne les points d'observance où la nature humaine se juge davantage brimée, et parmi eux ceux qui touchent le silence. Survient alors en réaction une réforme qui vise à rétablir l'observance oubliée et déchue du silence. On insiste sur les points relâchés, non sans exagérations ou maladresses parfois : coup de barre, tour de vis ! Et on en rajoute encore, pour être sûr d'arriver à des résultats, résultats pas forcément heureux... car le danger est alors d'édicter des normes sévères, pointilleuses, qui enserrant la vie du moine dans un réseau de réglementations parfois mesquines. On apprend « comment se taire » plutôt que « pourquoi se taire ».

spiritualité

« *Le Grand silence* », film récent sur les chartreux, a fortement interpellé le public.¹ Son titre n'a pas étonné ceux qui savent la place et la valeur du silence dans la vie monastique. Mais encore faut-il bien comprendre de quel silence il s'agit et ne pas en fausser la nature, l'expression, la finalité. Loin d'être un mutisme répressif ou disciplinaire, il est recherche de sagesse, de maîtrise de soi, mais, surtout, il est grâce et affaire d'amour. Le Père Briand, moine cistercien trappiste, partage son expérience.

1 • Cf. **Guy-Th. Bedouelle**, « Parole sans paroles », in *choisir* n° 567, mars 2007, pp. 32-33. (n.d.l.r.)

Dégradé vers un « mutisme disciplinaire », le silence n'est plus grâce ; il est devenu loi, absolu ; un en-soi sans âme, éloigné des sages enseignements des maîtres de la vie monastique, qui donne lieu aux racontars caricaturaux du public non averti.

Un capital de sagesse

Dépassant cette sorte de mutisme soumis à des normes et à des sanctions, une première approche plus positive du silence monastique nous achemine vers ce qui pourrait s'appeler « le silence de sagesse ». Cette appellation renvoie à des courants universels qui forment le fond de toute culture humaine, à tel point que la Bible n'hésitera pas à en assumer le meilleur dans toute une série de ses livres, et que le Christ lui-même saura apparaître comme Maître de Sagesse. La sagesse est l'art de vivre, de bien vivre, de savoir gérer à bon escient un quotidien pas toujours facile, à partir des expériences passées, accumulées et décantées. Le sage est un homme d'expérience, expert plus que savant : « Expérience passe science ! »

Si la sagesse concerne directement le comportement personnel, son domaine de prédilection est celui des relations, car ce domaine est riche d'expériences variées. C'est là que se manifesterà le plus la sagesse ou le manque de sagesse de chacun, c'est là qu'on accroîtra son capital sagesse.

Dans le domaine des relations, un point revient incessamment : celui de la parole, et, corrélativement, celui du silence. Que de proverbes, dans toutes les aires culturelles, qui s'attachent à ce point ! Et dans la Bible, le Livre des Proverbes ne fait pas exception. Un seul exemple : son chapitre 10 présente 32 maximes, dont 12 concernent le langage ! Un proverbe

français bien connu résume à merveille tout cet enseignement sapientiel : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or ! »

Or le monachisme émerge aux courants de la sagesse universelle : être moine, c'est aussi chercher à bien savoir se diriger dans l'existence, selon un idéal d'homme où interviennent certains choix, en particulier celui fondamental de la recherche de l'Absolu que certains moines appellent Dieu. Pour cela, le moine s'applique à mettre en œuvre moins une science intellectuelle qu'une expérience de vie, celle des Anciens devenant des Maîtres.

Toute une littérature se référant nettement à la sagesse a ainsi vu le jour dans le monachisme, engrangeant un capital d'expériences qui pourra servir à la conduite des autres. Cela va du niveau le plus élémentaire, qui est « la Parole de l'Ancien » ou « apophtegme », au niveau le plus élaboré des « Règles ».

Rien d'étonnant donc à ce que la littérature monastique, dans cette optique de sagesse, aborde largement le thème parole/silence. On y prône ce qu'on relève en fait dans la sagesse universelle : une modération dans l'expression parlée. Cette retenue par prudence, ce recul pour mieux observer et écouter, ce dosage vrai et juste de la parole et du silence, si délicat et qui implique une profonde maîtrise de soi, constitue la sagesse. Cette parole d'Abba Arsène illustre bien tout ceci : « Souvent je me suis repenti d'avoir parlé ; rarement de m'être tu ! »

Les Règles détailleront les modalités concrètes du silence du moine, répondant aux questions : où, quand, envers qui garder le silence ? Comme cette notation de saint Benoît : « En tout temps, les moines doivent cultiver le silence, mais surtout aux heures de la nuit » (Règle 42,1). Elles insisteront surtout sur l'es-

sentiel qu'est la motivation : pourquoi garder le silence ? A leur niveau, elles en resteront au plan moral et sapientiel. Ainsi Colomban et Benoît s'appliqueront à commenter Proverbes 10,19 : « En parlant beaucoup, tu n'éviteras pas le péché », maxime qu'ils citeront l'un et l'autre. N'obligeant pas à un silence absolu qui serait mutisme, les deux condamnent non seulement les propos mauvais, mais aussi le simple bavardage, parole creuse et oiseuse que toute sagesse réproouve. Ils prônent cette maîtrise de soi dont l'un des plus beaux tests est cette simple et souriante maîtrise de la langue qui sait parler ou se taire à bon escient.

Le silence de l'amour

Il n'est pas du ressort des Règles de dépasser cet horizon de sagesse, ô combien déjà positif et précieux. Nous devinons pourtant que le silence des cloîtres ne s'y réduit pas, n'atteint pas là toute sa vérité, sa profondeur. Il faut s'adresser alors aux Maîtres de la mystique qui nous diront que « l'amour du silence conduit au silence de l'Amour ».

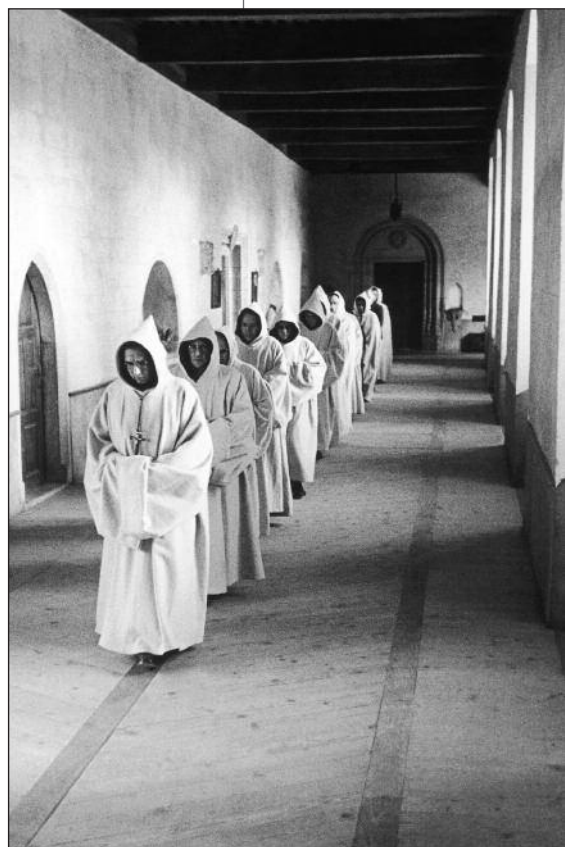
Partons d'une scène familière qui servira de parabole et permettra d'aller plus loin : une maman penchée sur le berceau où dort son enfant. Impressionnant, le silence de cette femme : immobile, dévorant des yeux son petit, insensible à tout ce qui se passe autour d'elle, tout entière captivée par cette contemplation intense, aimante, qui ne saurait se lasser. Au surplus, silence combien contagieux : quel tiers se permettrait l'incongruité de le briser ou même de le troubler si peu que ce soit ? Un tel silence est intouchable, comme « sacré ».

Il est certain qu'il y a une présence au départ, une présence forte qui est plus qu'une simple proximité physique, une présence de poids qui mobilise l'atten-

tion de l'autre, qui investit son intériorité, qui retentit dans ses profondeurs, et cela plus par une exigence intime que par une contrainte imposée ; qui amène tout naturellement, par une spontanéité sans efforts, à un silence suprêmement attentif, comme fasciné ; silence qui n'est pas une simple abstention de paroles (elle ne recouvrerait qu'un vide).

Ce silence-ci laisse deviner une plénitude de présence qui répond à la présence première de l'autre, un silence habité et donc d'emblée relationnel, rien moins que passif. Il s'agit d'un « être avec », non d'un simple « être là » dirait Gabriel Marcel. Silence porteur d'une parole non proférée : une quelconque extériorisation, orale ou gestuelle, ne s'impose pas, sinon très retenue comme un

Tamié



sourire, une esquisse de geste. On pense à la parole de Paul Claudel évoquant l'activité intérieure et intense de la première des Muses, Mnémosyne, la déesse de la mémoire, « celle qui ne parle pas, qui écoute, qui considère ; elle ne parlera pas, elle est occupée à ne point parler : elle coïncide ! »

Simple parabole, cette scène est très évocatrice du Mystère, surtout si on se souvient qu'elle s'inscrit en pleine page d'Évangile : la Vierge silencieuse et contemplante de Bethléem. Ainsi est-on amené au cœur du silence du moine qui est, aussi et éminemment, une présence à la Présence, celle même de Dieu.

C'est dire que ce silence conditionne une démarche d'intériorisation, « un pèlerinage vers son propre cœur », disaient les Pères du Moyen-Âge, dépassant le simple niveau de l'intériorité psychologique pour atteindre son plus profond, son « cœur » selon la Bible, la racine même de son être, là où Dieu se tient, là où Dieu le crée et le maintient dans l'être, là où Dieu l'habite et l'anime, l'attend et l'appelle à une communion de vie intense. Ce « Dieu plus intime à moi-même que moi-même », disait saint Augustin, ce Dieu que Jésus avait lui-même dévoilé à ses Apôtres : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons chez lui notre demeure » (Jn 14,23), et que commente Jean avec sa densité coutumière : « Dieu est Amour ; celui qui demeure dans l'Amour demeure en Dieu et Dieu en lui » (1 Jn 4,16).

Certes, ces paroles fortes s'adressent à tout homme comme un appel, à tout chrétien comme une assurance. Ce qui spécifie le monachisme, c'est d'avoir tout pesé et organisé dans la vie du cloître pour que cela soit vécu intégralement, au maximum. Du coup, toutes les données de la vie au monastère re-

çoivent de ceci leur finalité dernière et donc leur sens profond ; entre autres et très spécialement le silence.

Une âme

Celui-ci est donc au-delà de la simple maîtrise de soi, de la sagesse : c'est le climat vivifiant où la vie profonde du moine s'épanouit et fructifie. C'est cette présence profonde et soutenue à la Présence aimante et aimée, toujours première, toujours fidèle. C'est cette conscience éveillée d'être sous le regard de tendresse d'un Père qui appelle et attire à un face-à-face, à un tête-à-tête paternel et filial, à cette écoute attentive, toute polarisée sur la parole intérieure, écho de la Parole unique et éternelle du Père au Fils, redite à Jésus de Nazareth : « Tu es mon Fils, tu es ma joie, en toi j'ai mis tout mon Amour ! », et à laquelle répond la parole de l'homme : « Oui, Père ! »

Un cri de reconnaissance ou d'imploration, cri du cœur plus que de la bouche, qui va soutenir cet incessant dialogue d'amour sans chercher à s'extérioriser, sinon en informant toute l'existence concrète et quotidienne du moine en tous ses détails. Ce silence est devenu exigence intime, par-delà toute contrainte extérieure ; il n'est plus loi, il est grâce ! Ce n'est plus un cadre, c'est une âme !

Devant le Saint Bruno de Houdon dans l'église Sainte-Marie-des-Anges à Rome, statue célèbre, si vivante qu'on a pu dire : « Il parlerait s'il en avait la permission ! », un moine, frappé par la densité de recueillement qui en émanait, réagissait ainsi : « Et moi je dis que même s'il en avait la permission, il ne parlerait pas ! »

Car au cloître, le vrai silence n'est plus affaire de permission, c'est une affaire d'AMOUR.

H. Br.

Quand Dieu se tait

●●● **Stjepan Kusar**, Genève
Théologien

Il y a dans la vie du croyant des situations où il expérimente le silence, voire l'absence de Dieu. Cela peut se manifester dans la prière comme à travers les vicissitudes de la vie. La souffrance du corps et de l'âme fait alors parfois surgir des questions sans réponse : « Mon Dieu, pourquoi cela ? et jusqu'à quand ? où es-tu ? pourquoi m'as-tu abandonné ? » On essaye de prier, mais on a l'impression que les mots et les sentiments, les pensées et les gémissements retombent sur nous encore plus lourdement.

Il semble bien que notre époque et notre culture soient propices à nous conforter dans l'idée de l'absence de Dieu. Des fragments de « culture chrétienne » flottent ici et là dans nos sociétés, se mélangeant et se combinant à des parcelles d'autres traditions religieuses et culturelles. Et même lorsqu'on adhère au constat d'un nouveau « ré-enchantement du monde », on ne manque pas de faire l'expérience de la non-expérience de Dieu qui se cache dans son silence. Le nom même de « Dieu » semble avoir perdu toute signification. Il est donc tout à fait compréhensible que l'on cherche d'autres voies d'issues dans

les sagesses orientales, caractérisées par une « culture de silence » (zen), apparemment sans transcendance et sans Dieu : on est religieux, mais sans croire en Dieu.

Le mot devenu nom

Le nom de « Dieu » résonne-t-il et évoque-t-il encore quelque chose dans les profondeurs de l'âme ? Naguère, on parlait de « l'éclipse de Dieu » (Martin Buber) dans les arts modernes, dans la philosophie ou dans la vie quotidienne... Si aujourd'hui on ne veut pas rejeter ce nom, ni lui concéder une simple « existence langagière » enfermée dans nos dictionnaires, on se doit de l'appréhender comme la trace de celui qui autrefois était présent : Yahvé, au sens biblique, qui est là pour nous aujourd'hui et sera encore là demain.¹ Le nom de Dieu compris comme une trace, peut-il nous aider à comprendre son silence et sa parole quand elle se donne ?

M. Buber nous donne une indication. Dieu « est le mot plus chargé de tous les mots humains. Pas un qui n'ait été aussi souillé, aussi lacéré. C'est précisément la raison pour laquelle je ne puis y renoncer. Des générations humaines ont déchargé le poids de leur vie angoissée sur ce mot et l'ont écrasé - il gît dans la poussière, chargé de toutes leurs pesanteurs. Les hommes, avec leurs divisions religieuses, l'ont déchiré. Ils ont tué pour lui et pour lui ils sont morts. Il conserve l'empreinte de leurs

Il faut le croire : Dieu est capable de supporter et d'accepter l'expression de notre déception et les plaintes que nous lui adressons ; son silence est le signe d'une altérité qui nous échappe toujours. Il nous invite à l'accepter, à abandonner nos préjugés sur lui, comme lui nous accepte dans notre vérité.

1 • Dans son beau et dense livre *Le problème de Dieu. De la Bible à l'incroyance contemporaine* (Centurion, Paris 1965) **J.C. Murray** explique le nom Yahvé comme une promesse révélant son immanence dans l'histoire (présence), sa transcendance à l'histoire (mystère) et sa transparence à travers l'histoire (connaissance) ; il en donne cette traduction : « Je serai là, comme qui je suis, je serai là » (cf. pp. 24-30).

doigts et leur marque sanglante. Où trouverais-je un mot qui lui ressemblât, pour qualifier le Très-Haut ?

» Si j'utilisais le concept le plus pur, le plus lumineux, tiré de la chambre secrète des trésors de la philosophie, je ne pourrais guère saisir que l'image d'une pensée inconsistante et sans ancrage ; mais je passerais à côté de tout ce qu'il y a d'authentiquement présent dans ce que vise la pensée et que toutes les générations ont honoré et humilié par leurs vies et leurs morts incroyables. Je pense à Lui auquel songe la multitude torturée en enfer et qui aspire au ciel.

» Certes les hommes dessinent des figures grotesques qu'ils signent du nom de Dieu, ils s'entretuent et prétendent que c'est "en son nom" ; mais lorsque s'écroulent la folie et l'imposture, lorsque dans la pénombre la plus solitaire ils se retrouvent face à Lui et ne parlent plus de "Lui, Lui" mais soupirent "Toi, Toi !" lorsqu'ils s'écrient "Toi !" et qu'ils ajoutent ensuite "Dieu", n'est-ce pas le vrai Dieu qu'ils appellent tous, l'Unique Vivant, le Dieu des hommes de l'enfance ? N'est-il pas celui qui les entend ? Celui qui les exauce ? Et le mot Dieu, le mot de l'appel, le cri devenu Nom, n'est-il pas ainsi devenu sacré dans toutes les langues humaines et pour tous les temps ? Nous devons respecter ceux qui le honnissent parce qu'ils se révoltent contre l'injustice et le scandale qui invoquent si volontiers une procuration divine, mais nous ne pouvons pas les suivre. Et de même, avec quelle facilité pouvons-nous comprendre les raisons pour lesquelles certains proposent de renoncer momentanément à parler des choses "dernières" ! Ils veulent que les paroles dévoyées puissent être ressuscitées, mais on ne peut leur rendre la vie de cette manière. Il n'est pas en notre pouvoir de purifier le mot Dieu, pas plus que de lui restituer son intégrité, mais nous pouvons, tel

qu'il est, souillé et déchiré, le relever de terre et le dresser pendant une heure de grande inquiétude. »²

Se dire dans la prière

A l'évidence, l'expérience du silence et de l'absence de Dieu dépend des relations et des comportements de ceux qui appellent Dieu. Il se peut que dans notre langage, Dieu soit réduit au niveau « d'objet de discours » ; notre regard l'a ramené à notre mesure et ne lui permet pas de se montrer comme un appel à notre liberté. Cet appel fait naître une réponse à la deuxième personne du singulier : la prière, qui est le lieu de la présence silencieuse et éloquente, douce et forte de Dieu.

Buber unifie l'expérience de la modernité et de la foi biblique, ce qui nous permet de considérer le trésor biblique et d'y chercher des éléments de réponse à notre question. Il nous montre aussi par où commencer : il s'agit d'exprimer à Dieu avec sincérité sa propre expérience.

Au temps de la sécheresse et de la famine, le prophète Jérémie s'écria : « Espoir d'Israël, Yahvé, son Sauveur en temps de détresse, pourquoi es-tu comme un étranger en ce pays, comme un voyageur qui fait un détour pour la nuit ? Pourquoi ressembles-tu à un homme hébété, à un guerrier incapable de sauver ? Pourtant tu es au milieu de nous, Yahvé, et nous sommes appelés par ton nom. Ne nous délaisse pas ! » (14,8 ss.). Jérémie, ce solitaire au milieu de son peuple, n'a pas trouvé d'écoute auprès

2 • *Eclipse de Dieu. Considérations sur les relations entre la religion et la philosophie*, Nouvelle Cité, Paris 1987, pp. 12-14; cf. aussi *Fragments autobiographiques*, Stock, Paris 1985, pp. 96-98.

de ses contemporains ; pour eux, son Dieu est lointain et incompréhensible. Du reste, pour le prophète lui-même, Dieu demeure un étranger, un voyageur : pendant la journée, il est continuellement en mouvement ; la nuit, il se repose, caché et introuvable. Or un guerrier qui ne peut pas aider n'est pas un vrai guerrier ! Il est sa propre négation. Des images lourdes, pour une expérience d'un Dieu caché et muet.

Jérémie en explique la raison : on ne peut plus croire en un Dieu sauveur, porteur d'espérance, quand on regarde la vie de ceux qui se réfèrent continuellement à lui. A présent, il nous faut supporter son absence. Il nous faut aussi la dire en toute clarté, car seule la reconnaissance de la vérité libère la parole.

Voilà la prière essentielle, qui exprime une confiance nouvelle, signe que Dieu est présent et qu'il peut nous donner la force et l'endurance.

Le vacarme des hommes

C.S. Lewis décrit l'enfer comme le « lieu » par excellence de l'absence de Dieu ; une contrée de bruit, de vacarme insupportable. Dieu s'y tait. Jésus aussi s'est tu au milieu des cris des gens qui, condamnant une femme surprise en plein adultère, cherchaient en même temps à le mettre à l'épreuve et à trouver matière pour l'accuser (Jn 8,1 ss.). D'abord, Jésus n'a rien dit ; se baissant, il s'est mis à écrire avec son doigt sur le sol. Car il n'y a pas de lieu pour une parole vraie quand on se dispute et s'accuse mutuellement. Les oreilles

sont fermées à la parole qui pourrait ouvrir la communication et les yeux ne voient que ce que le cœur endurci veut condamner. Seule la vérité peut dans ces cas là vaincre la fermeture. Et cette vérité doit être dite, même sans la garantie préalable qu'elle soit acceptée par chacun comme la lumière.

« Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre ! » Cette parole confronte les accusateurs à eux-mêmes ; elle leur donne la possibilité de comprendre que les accusations et les condamnations ne procurent rien de bon, ni la conversion du cœur ni le respect de la loi de Dieu. Par contre, la parole de Jésus adressée à la femme adultère ouvre une nouvelle perspective : « Je ne te condamne pas ; va, ne pêche plus ! » C'est cette femme, et elle seule, qui a entendu la parole de Dieu. Ceux qui écoutent vraiment la Parole sont peut-être finalement peu nombreux, que ce soit à l'époque de Jésus ou aujourd'hui dans l'Eglise. Peu de dialogue, beaucoup de bruit, d'accusations et de condamnations qui éloignent la parole de Dieu du cœur des hommes.

Le silence de Dieu, aujourd'hui comme toujours, est peut-être l'envers du bruit et du vacarme de l'Eglise et du monde. On n'entend plus que soi-même.

Le « lieu » de Dieu

Notre expérience du silence de Dieu pourrait être l'expression d'une erreur de perspective : d'où Dieu nous regarde-t-il ? D'en haut, comme le Très-Haut, le Seigneur des seigneurs d'ici-bas ? On a raison d'en douter. Une fois pour toutes, la perspective de Dieu est celle de Jésus qui lave les pieds de ses disciples (Jn 13), comme s'il voulait dire : Dieu lave les pieds de toutes ses créatures.³

3 • Autrefois, en Orient, c'était un geste de bienvenue envers l'hôte : on se mettait à genou devant lui pour lui laver les pieds et, ainsi, on le regardait de bas en haut.

S'il est vrai que « par son incarnation le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme », qu'« il a travaillé avec ses mains d'homme, pensé avec une intelligence d'homme, agi avec une volonté d'homme, aimé avec un cœur d'homme » et qu'« il est vraiment devenu l'un de nous » (*Gaudium et Spes* 22), il faut conclure que Dieu nous regarde d'en bas.

Cette nouvelle perspective divine nous est révélée pour que nous l'adoptions et la mettions en pratique : « Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous » (Jn 13,15). Une perspective divine, hélas ! trop souvent oubliée dans l'Eglise comme dans le monde. Or qui dit perspective dit aussi direction : une fausse direction ne permet pas de bien voir ni de bien entendre. Une seule fois Dieu a regardé sa créature d'en haut : depuis la croix du Christ, le lieu par excellence d'une expérience écrasante, de l'absence et du silence de Dieu : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15,34).

L'intervention de Dieu

Ce cri marque la fin de celui qui durant toute sa vie est resté fidèle à Dieu, comme Job avant lui. Tous deux doivent supporter le silence écrasant de Dieu. De fait, ce silence est le signe de son absolue altérité. En disant à Dieu leur douleur, Jésus et Job reconnaissent son infranchissable altérité, mais, en même temps, ils confrontent Dieu avec lui-même et ouvrent la voie à une action divine.

Cette action appartient à Dieu ; elle est l'expression de sa liberté et de sa toute-puissance qui, touchée par la prière de sa créature, n'en reste pas moins libre.

Les paroles de Job et de Jésus disent certes un espoir déçu, mais du moment qu'elles sont adressées à Dieu, elles lui offrent l'occasion de se montrer autre, de sortir de son silence et d'intervenir. A une condition cependant : que les paroles adressées à Dieu soient l'expression d'une expérience vécue. Ces paroles sont dites à *Dieu contre Dieu* ; elles font appel à lui, elles lui demandent de sortir de son altérité. Et il le fait, donnant raison à Job contre ses amis plus « sages ». C'est Job qui a parlé de Dieu « avec droiture », et pas les sages qui ont voulu justifier Dieu contre Job (42,1-9).

Chez Jésus, la réponse à son cri est la résurrection. C'est elle qui exprime l'altérité de Dieu. En intervenant, Dieu rompt son silence. Mais son intervention ne peut être perçue que par celui qui croit que Dieu est capable d'agir autrement que le laissent entendre ses idées préconçues sur Dieu. La croix apparaît alors comme l'arbre nouveau de la vie où le Christ a ouvert ses bras pour embrasser le monde.

Cette réponse nous offre une nouvelle connaissance de Dieu et du monde et ouvre la possibilité d'une nouvelle compréhension des relations entre le Créateur et sa créature. A condition que les perspectives et la direction de notre regard et de notre écoute soient accordées. Alors le silence de Dieu peut devenir l'expression d'une plénitude inexprimable, et non d'une absence écrasante.

Même si ce silence est ressenti comme une absence, c'est toujours l'altérité de Dieu qui est en jeu. Il garde sa capacité inouïe d'intervenir en faveur de celui qui, comme Job ou comme Jésus sur la croix, ose lui dire la vérité de son expérience.

Stj. K.

La voix du silence

●●● *Jean-Bernard Livio s.j., Fribourg*

C'est la Parole qui créa le monde et tout ce qu'il contient, qui l'habite et le porte. Une Parole sans cesse redite dans le langage biblique, comme l'espace donné pour la vie, la liberté, le sens de ces créatures, chefs-d'œuvre du Créateur, que sont les humains. C'est bien là, dans cette Parole, dans cet échange de *paroles*, que se réalise le mieux le projet de Dieu sur sa création la plus élaborée, celle que le texte biblique n'hésite pas à spécifier comme étant « image et ressemblance de Dieu ».

Dieu veut l'être humain comme lui, capable de communiquer, d'échanger, de partager, de prendre conscience de soi à travers la communion avec l'autre. En créant l'être humain, Dieu lui donne ce qu'il a de plus précieux : la Parole. Et il ne cessera de le lui faire comprendre à travers toute l'Histoire, dès cette première confrontation sur la montagne (Ex 3) où Dieu *donne sa Parole* à Moïse et par lui à tout le peuple - que par la suite les « dogmaticiens » et les catéchistes se sont empressés de pervertir en « commandements ».¹

Certes adviendra alors la douloureuse expérience humaine de constater qu'avec la Parole, les humains peuvent créer des langages qui les distinguent, les opposent, les éloignent les uns des autres. Expérience toujours actuelle de la tour de Babel (Gn 11). Plus les hommes dé-

veloppent leurs langages et leurs moyens de communiquer, moins ils semblent capables de se rencontrer, moins ils sont ouverts à la communion en la seule Parole. Au point que l'autre n'est plus complètement pour leurs limites, rencontre dans la solitude, émerveillement devant la différence, mais finit par leur devenir simplement étrange, puis étranger.

Une nouvelle fois, il faudra à la foule éclatée et dispersée le don de la Parole pour renaître en humanité : c'est le feu de la Parole le jour de la Pentecôte, pour qu'au-delà de toute différence, chacune et chacun apprenne à entendre l'unique Parole donnée. Dans le fracas quotidien de l'enfantement du monde, dans le brouhaha des langages divers, peut renaître alors l'écoute d'une Voix, celle-là même qui donne sens à toute parole.

Le désert

La Bible aime les mises en scène grandioses. Dans un souci pédagogique, la vision de l'événement vient compléter la compréhension de ce qui est donné à entendre. Ainsi en est-il du *désert*, cet espace insupportable parce que vide de toute présence. L'hébreu biblique connaît plusieurs termes pour désigner cette réalité, soit qu'elle cherche à la localiser (ainsi les mots de *Néguev*² ou de *Araba*,³ devenus depuis des espaces de la géographie de la Palestine), soit qu'elle en dessine les contours climatiques ou géologiques (terre desséchée, steppe aride, montagnes calcaires, rochers...). Il est pourtant une expression

Dans nos détresses, nous n'entendons souvent que le silence de Dieu, vécu comme une douloureuse absence. Or la Bible nous dévoile sans cesse la Présence de Dieu au cœur de nos déserts. « Au commencement, la Parole était Dieu ! » (Jn 1,1).

1 • Cf. recension p. 49. (n.d.l.r.)

2 • 44 occurrences, dont Nb 13,17-22.

3 • 25 occurrences, dont Dt 2,8.

qui s'impose tant par le nombre d'acceptions que par la fréquence de ses répétitions tout au long des amours fondatrices du peuple avec Dieu. C'est le mot qu'il nous faut d'abord découvrir en hébreu : *mi-d'bar* (Ex 3,1). Il est composé du préfixe *mi-* qui correspond assez exactement à l'alpha privatif des Grecs et qui désigne une absence, et *d'bar*, la Parole.

Ce mot nous introduit donc d'abord dans un vide à combler, un manque insupportable s'il venait à durer. Et quoi de plus terrifiant au désert que cette absence de référence dans l'espace et dans le temps. On y est comme suspendu à cette hypothétique apparition de l'oasis au-delà des dunes, de la source attendue dans cet horizon qui ne cesse de reculer. Au désert, on perd toute notion de distance et de bruits, de cadre et donc d'habitat ; plus rien n'est à taille humaine.

Or le mot hébreu découvre au-delà de son préfixe *mi-* une réalité que nul ne peut inventer s'il ne la reçoit d'un autre, la *d'bar*, la Parole, aussi nécessaire à la survie que la petite lumière qui apparaît au fond de nos nuits d'errance les plus sombres. Ainsi le mot choisi par la Bible dépasse-t-il toute identification physique ou géographique pour désigner un lieu « sans-parole ». Et c'est là, dans ce *no-sounds-land*, que jaillit l'expérience libératrice : Dieu dit ! Dieu parle ! Dieu interpelle : « Moïse, Moïse »⁴ ou « Samuel, Samuel »,⁵ comme il dira plus tard sur le chemin de Damas : « Saoul, Saoul » !⁶ Du lieu « sans-parole » jaillit donc un appel qui suscite ma réaction, qui provoque une réponse. Et tout d'abord, est-ce bien moi qui suis en cause ? quand tant de fois je souhaiterais qu'un autre y aille à ma place ! Et j'apprends ainsi la formidable discrétion divine, qui n'impose rien, qui appelle, qui suscite ma liberté, qui m'ayant identifié me propose de

l'identifier à mon tour : « Qui es-tu, toi qui m'appelles ? », pour aboutir peut-être un jour au « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute ». Mais Dieu dans son éternité a tout son temps, et il me donne tout son temps. L'essentiel étant bien de percevoir dans le brouillage sonore de ma vie occupée, ce clin d'œil qui ne peut venir que de lui, ce signe qui vient déranger mes replis de solitude, et y répondre selon mes possibilités.

Un exemple encore de cette sollicitude divine : lorsque fuyant la vindicte de la reine Jézabel qui s'est vue humiliée par le prophète devant tout le peuple, Elie se retrouve seul sur la montagne de Dieu, une formidable mise en scène fait passer tous les orages du monde sur la tête du fuyard, piteusement caché dans une faille de rocher (I R 19,11-12). Or, poursuit le récit biblique, Dieu n'est ni dans l'orage au vent violent, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu du ciel, mais dans la *voix du silence* (traduction littérale de l'hébreu). Dieu une fois encore n'impose rien, il laisse percevoir, il se fait comprendre...

Présence silencieuse

N'est-ce pas là une merveilleuse parabole à méditer lors de nos orages intérieurs, lorsqu'au milieu des tempêtes de la vie, nous souhaitons que d'un mot il change tout et remette son ordre dans notre tohu-bohu ? Mais voilà que si souvent le silence seul répond à nos cris. Quoi de plus normal que d'attendre une réponse à la mesure de notre demande, un geste de miséricorde qui nous signifie que nous ne sommes pas abandon-

4 • Ex 3,4.

5 • 1S 3,4s.

6 • Ac 9,4.

nés. Qui est-il celui qui alors se tait ? Est-ce une fois de plus le Dieu du Golgotha qui semble avoir lâché le Fils ? « Pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Il faut alors patiemment apprendre que si Dieu n'est pas intervenu dans le déroulement du procès où le Juste a été condamné par le monde, il n'en a pas pour autant été absent. Le silence du Père livrant son Fils rejoint l'amour du Fils livrant sa vie pour nous. Quand Dieu n'intervient pas pour modifier le cours des choses comme nous le lui demandons, ce n'est pas là indifférence de sa part. Absent dans la réponse attendue, il est présent à notre foi, mais comme le dit saint Jean de la Croix, « c'est de nuit ».

Plus tard, parfois longtemps après que l'orage soit passé, nous prendrons conscience que ce qui nous a tenu debout, c'est cette Présence silencieuse au cœur de nos détresses et de nos déchirures. Du cri de Jacob : « Vraiment Dieu était là, et je ne le savais pas » (Gn 28-16) à la plainte de Marie de Magdala : « Ils ont pris mon Seigneur et je ne sais pas où ils l'ont mis » (Jn 20,2), c'est la même déroute de la raison, à laquelle le Dieu des Vivants répond en silence par sa seule Présence.

A titre d'illustration, je rappelle cette expérience à chaque fois renouvelée lors de pèlerinages en Terre sainte, et qu'il me faut sans cesse marteler dans le cœur de tout pèlerin à l'instant même où il est invité à entrer dans l'église du St-Sépulcre de Jérusalem : s'il est un endroit historique où nous sommes certains... qu'il n'est pas là, c'est bien ici ! « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? » (Lc 24,5).

Pour nous rassurer, serions-nous tenter de répondre ; pour un retour à ce passé que nous rêvons éternel ou du moins durable. Alors que la Présence silencieuse oblige à se laisser sans cesse

réinventer, recréer à neuf, poussé vers cet au-delà de nous-mêmes, certes inconnu mais toujours nouveau. Dans ces heures d'interrogation, toute réponse ne serait faite que du déjà vécu, du déjà expérimenté. Le silence - son silence - m'oblige à un choix ultime : celui de l'identité du Silencieux.

Fait-il exprès de me laisser choir dans l'absurde et la révolte pour m'y abandonner ? A-t-il manipulé l'histoire, mon histoire, jusqu'à m'en vouloir et me punir de je ne sais trop quel crime inavouable ? Mais qui est-il alors ce dieu capricieux pour ne pas dire vicieux ?

Infini

Ou alors, il me faut plonger dans la recherche non de sens, mais de l'Autre, au-delà de toute représentation et de toute possession ; Dieu d'amour faisant sauter les verrous de mes certitudes pour me faire goûter, déjà dans mon quotidien, l'illimité de son infini. Et c'est alors qu'il me donne à découvrir une dimension nouvelle, qui dépasse en longueur, en largeur, en hauteur et en profondeur (Ep 3,18) tout ce qui a été vécu, pour faire la connaissance de l'amour qui surpasse toute connaissance.

« Que celui qui a des oreilles, qu'il entende... ce silence ! », tel est le message qu'adressait déjà aux Eglises l'auteur de l'Apocalypse (Ap 2-3) dans chacune de ses lettres écrites en pleine tourmente des persécutions.

J.-B. L.

A l'écoute de la santé

Ne passons pas le bruit sous silence

●●● **René Longet**, Onex

Président de Equiterre, Partenaire pour le développement durable

Des législations limitant les émissions sonores au travail et dans notre environnement ont été édictées. Cependant la lutte contre le bruit reste la « petite musique d'accompagnement » de la politique environnementale, préoccupée par des questions environnementales plus vastes, comme les menaces qui pèsent sur les forêts et le climat. Si nous tenons à notre ouïe, un de nos sens les plus remarquables, comme à notre santé physique et psychologique, une action énergique et globale est nécessaire, tant sur l'aspect technique que comportemental.

La notion de bruit est riche en paradoxes. Dans le langage courant, elle est synonyme de nuisance, mais nous savons aussi qu'un monde sans bruit serait un monde sans repères et qu'un de nos sens fondamentaux, l'ouïe, a précisément pour fonction de nous permettre de nous situer, et une de nos aptitudes de base, la voix, de nous faire entendre.

Au commencement était le bruit... « Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu ; et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu. Toutes choses furent faites par lui, et sans lui pas une seule chose ne fût faite de ce qui a été fait. En lui était la vie et la vie est la lumière des hommes », écrit Jean dans les premières lignes de son Evangile. Et dans l'Ancien Testament, la présence de Dieu est volontiers signalée par un fracas formidable.

C'est dans la Bible aussi que le bruit ou l'audition sont cités pas moins de 792 fois, témoignage de milliers d'années d'oralité dans le texte même qui allait inaugurer l'ère du livre ! C'est encore le bruit, trompettes et coups de tonnerre, qui accompagnera, à l'apocalypse, la destruction du monde.

Mais le bruit semble un « privilège » terrestre, une quasi-exclusivité : pour que se répandent des sons, une atmosphère est nécessaire. L'univers, lui, est silencieux. Et la représentation que les scientifiques se font aujourd'hui de sa naissance, communément appelée le *big bang*, n'a très vraisemblablement été accompagnée d'aucun bruit. Pour qu'il y ait son, il est nécessaire que des molécules, d'air par exemple, vibrent. Etaient-elles seulement imaginable avant la naissance de l'univers ?

Bruit et vie ont donc partie liée. Il faut dès lors admettre qu'il y a *bruit* et *bruit*. Un bruit stimulant et un bruit dérangeant, un bruit de la vie et un bruit qui perturbe, le silence reposant et le « silence de mort ». Autant un bruit émanant d'un avion, d'un train peut nous indiquer où nous sommes, autant il peut nous « casser les oreilles » au sens figuré et au sens propre.

L'ambivalence du bruit ne se limite pas à la perception consciente que nous en avons. Selon les spécialistes, s'il n'y a pas d'accoutumance au bruit, il y a cependant une occultation par notre conscience de sons qui ne sont porteurs d'aucun message significatif pour nous. La pollution sonore est mise de côté. On n'entend plus les avions, les voitures, le bruit de l'atelier, mais en réalité

notre organisme en subit pleinement les effets, peut-être d'autant plus que les signaux d'alarme ont été estompés. La perception consciente s'habitue au bruit, pas notre corps.

Et l'antipode du bruit, le silence ? Lui aussi est ambivalent. La privation de son est une des pires tortures qui soient ; bien qu'elle ne mutile aucune de nos capacités physiques, elle nous désoriente complètement, désarticule tout repère dans le temps et l'espace,¹ affole notre boussole intérieure.

Le silence auquel aspire le sage, celui qui veut se recueillir, n'en serait-il donc pas un ? En effet, il y a toujours les sons de la nature, l'appel d'un oiseau, le crissement d'une lame de parquet, le clapotis de la pluie, la pulsation de notre corps, de notre respiration.

L'aspiration au silence n'est donc jamais un absolu. C'est la réduction des bruits parasites, des sollicitations et des stimuli incessants qui est visée. Ce que nous recherchons n'est ni le bruit dans tout son spectre ni l'absence totale de bruit, mais un environnement sonore de qualité. L'objectif ne sera donc pas de supprimer le bruit, mais d'en améliorer la qualité globale et d'en contrôler l'ampleur et le niveau.

Destructions

Les méfaits d'un bruit non maîtrisé sont connus et documentés depuis au moins un demi-siècle. Les cellules ciliées interviennent, à l'intérieur de l'oreille, dans la perception des sons. Leur diamètre est de l'ordre d'un centième de millimètre et

elles sont environ 15 000 en tout. Elles se détruisent progressivement lors des longues expositions à des niveaux sonores élevés : les cils sont rigides et se cassent comme des pointes de crayon, cessant de vibrer, donc de transmettre un son. Une fois détruites, elles ne se régénèrent pas. Nous sommes ainsi dotés d'un capital de capacité auditive qui s'effrite avec l'âge et qu'on a le choix de gaspiller ou d'entretenir.

Si l'exposition à un bruit excessif se prolonge, les effets vont progressivement devenir permanents et conduire à une surdité, tout en sachant que pour des pertes auditives significatives, les temps d'exposition se comptent en années, voire en décennies. La surdité due au bruit se manifeste d'abord pour les sons les plus hauts. Puis, elle s'étend et s'accroît vers les fréquences moyennes.



1 • Dès le XIV^e siècle, l'horloge permit d'entendre le temps, contrairement aux instruments de mesure du passé, peu précis et silencieux (clepsydres, cadrans solaires sabliers).

La personne atteinte aura des difficultés à suivre une conversation. Dans les cas les plus graves, les pertes auditives sont presque totales.

On sait aussi que le bruit peut augmenter le tonus musculaire (et donc perturber la détente), agir sur le rythme cardiaque (selon une étude allemande, 2 % des infarctus sont dus au bruit), perturber le fonctionnement des organes digestifs, voire même l'équilibre hormonal.

La perturbation du sommeil mérite une attention toute particulière. Le repos et la récupération des forces constituent une condition indispensable de la santé. Selon des études, la sensibilité au bruit augmenterait au cours de la nuit : plus on a accumulé d'heures de sommeil, plus on devient sensible au bruit. Enfin, on sait que la qualité du sommeil a tendance à se détériorer avec l'âge. Les enfants ont généralement le sommeil plus lourd que les adultes. Mais si un bruit les réveille, le choc semble plus fort pour eux. Actuellement, deux tiers de la population suisse sont exposés à des niveaux sonores dépassant les valeurs de planification pour la nuit, fixées à 45 dB(A).

La plus vieille des nuisances

A son apogée, à la fin du II^e siècle, Rome atteignait entre 1 et 1,5 million d'habitants. Les auteurs de l'époque fourmillent de constats et de plaintes quant au bruit insupportable de cette première mégalopole de l'histoire, où les vitres étaient inconnues et la plupart des appartements ouvraient directement sur la rue. Quant aux riches Romains, ils pouvaient échapper en habitant sur les hauteurs, alors que les plus pauvres n'avaient d'autre choix que de s'entasser dans des maisons mal insonorisées et surpeu-

plées. Déjà le silence s'achetait et l'exposition au bruit avait un rapport direct avec les inégalités sociales !

Dans la société médiévale, les villes étaient construites autour du clocher et les cloches étaient autant là pour attirer les fidèles que pour signaler un événement. Le moulin jouait aussi un rôle central dans la vie des villages et dans la composition du paysage sonore d'alors. Il s'associera à la forge, qui produisait un des bruits dominants de l'époque. Une autre source sonore particulièrement gênante semble avoir été le roulement des barriques sur les pavés. La littérature est riche en récriminations au sujet des roues cerclées de métal des charrettes, tirées par des chevaux dont les sabots ferrés résonnaient sur les pavés.

Puis, par le biais des chemins de fer et des machines agricoles, le vacarme industriel² envahira les campagnes et s'installera jusque dans la cour des fermes. Si l'industrialisation a entraîné une forte augmentation du fond sonore, en particulier pour les ouvriers, et si on savait déjà que, dans certaines conditions, le bruit rend sourd,³ les syndicats n'en ont pas fait matière à revendications, occupés par d'autres combats (réduction du temps de travail, interdiction du travail des enfants, hausses des salaires). Globalement plus bruyante que les sociétés anciennes, la société industrielle a donné naissance à la ligne droite acoustique, à la continuité des bruits mécaniques, à ce fond sonore dans lequel nous baignons en permanence.

2 • Mais si les machines avaient été muettes, l'industrialisation n'aurait pas connu le succès qu'elle a connu : le bruit, le rythme, le repère, la force, la régularité, tout cela évoque de puissants échos en nous.

3 • La première étude sur les surdités professionnelles date de... 1713 et est due à un médecin, Bernardino Ramazzini.

L'invention de l'électricité a fait évoluer les paramètres du paysage sonore d'une manière tout aussi décisive. Grâce à elle, on peut multiplier les sources sonores et augmenter leur portée. La radio et le téléphone libèrent les sons et les font voyager à volonté. Ainsi le bruit, multiplié, démultiplié, copié et transporté, semble devoir envahir tout l'espace disponible. Du fait de toutes ces inventions, le paysage sonore peut aujourd'hui à tout moment être fabriqué de toutes pièces et modifié à volonté. On va de plus en plus chasser les sons « naturels » et les remplacer par des sons artificiels, composés ou reconstitués. Dans les supermarchés, on diffuse de la musique douce, considérant qu'une ambiance sonore agréable incite les chalands à prolonger leur séjour dans le magasin.⁴

Une affaire de culture

Aujourd'hui, on peut classer les sources de bruit en trois catégories. Le bruit des transports d'abord. C'est à l'aube des années '70 que les effets négatifs de la forte augmentation de la mobilité ont commencé à se faire sentir, et notamment le bruit qu'elle engendre. Depuis, la course de vitesse entre la réduction des émissions par véhicule et la croissance du trafic a été engagée. Les mesures anti-bruit concernent tant les types de revêtement routier, dont certains sont nettement moins absorbants que d'autres, que la planification. On évitera de

mettre des quartiers habités en bordure d'autoroutes ou au voisinage d'aéroports, on visera à modérer le trafic dans les zones résidentielles, tentant d'aménager au mieux la cohabitation de nos tendances et besoins contradictoires. De gros progrès ont été réalisés dans les moyens d'isolation acoustique des bâtiments, que l'on met du reste plus de soin à construire. Toutefois, la chute des prix des billets et la déréglementation du trafic aérien ont fait de l'avion un moyen de transport de plus en plus banal. De l'autre côté, on note une réduction progressive, mais réelle, de l'émission de bruit par les voitures, camions et avions. Vient ensuite le bruit au travail. Le lien entre surdité et bruit au travail est admis mais est souvent minimisé par les personnes concernées. En effet, le délai



4 • Moins pacifiques, la prolifération des haut-parleurs caractérise les dictatures, ne permettant à personne d'échapper aux mots d'ordre du parti ou aux hurlements des dirigeants. On considère que le pouvoir d'Hitler était dû beaucoup à l'amplification électronique de sa voix et à son omniprésence sur les ondes. Du coup on comprend qu'il tenait à ce que chaque Allemand possède son récepteur radio !

entre l'exposition au bruit et la manifestation de symptômes est généralement très long : c'est insidieusement que le bruit au travail étale ses effets dans le temps et prépare une surdité pour plus tard. Toutefois, dans les pays de l'OCDE, l'industrie ne vient plus en tête de la production de bruit. On le doit aux efforts de la médecine du travail et aux mesures de protection et d'isolation.⁵

Enfin, il y a toutes les autres sources de bruit, plus ponctuelles, plus locales, plus diffuses, moins facilement contrôlables. Les causes en sont le développement des moyens audiovisuels, l'expansion des activités de loisirs et de tourisme, et l'extension de l'animation des lieux publics : multiplication des engins de loisirs (motos tous terrains, scooters des neiges, ultra-légers motorisés, etc.) ; utilisation de véhicules et engins à moteur dans des zones jusque-là épargnées, comme les zones rurales et les montagnes (l'hélicoptère devient une sorte de camion des alpages, emplissant de son bourdonnement les vallées encore se-reines), usage important des appareils haute fidélité et de divers autres appareils acoustiques (magnétophones, baladeurs, portables et autres). Grâce aux moyens d'amplification, la musique devient ainsi par moments une importante source de nuisances : le bourdonnement des oreilles, les échos que l'on perçoit, une torpeur auditive sont les suites peu agréables d'une soirée bruyante.

La vie quotidienne nous offre ainsi quantité de bruits. Et, loin d'être, comme d'autres bruits, la rançon du progrès, les bruits de voisinage sont l'arme redoutable avec laquelle on peut insidieusement détruire un individu, ruiner sa vie et le pousser à bout. Surtout dans des quartiers édifiés à la va-vite, sans beaucoup de soins mis à l'isolation phonique...

Le bruit est ainsi très étroitement lié à notre façon de vivre. Là où les hommes vivent nombreux, ils ressentent les effets du bruit fait par leurs semblables. Or, au XXI^e siècle, plus de la moitié de l'humanité vit déjà en milieu urbain. C'est dire l'ampleur et l'importance du problème.

L'essentiel étouffé

Car derrière la technique, il y a nos comportements, notre capacité à respecter autrui. Tout se tient : l'abrutissement par un environnement sonore agressif et abusivement intrusif fait partie de ce qui chaque jour nous éloigne de l'essentiel et nous plonge dans un contexte d'inconfort, d'irresponsabilité. Le « bruit de fond » de notre société mécanisée, avide de clinquant et d'affirmation de soi, de consumérisme et d'expression gratuite, est un peu comme le tapis lumineux de notre civilisation qui rend l'observation du ciel de plus en plus difficile.

Assaillis de sons indifférenciés, devons-nous admettre d'entendre toujours plus et d'écouter de moins en moins ? Il en va finalement du bruit un peu comme de la fumée passive. La liberté de l'un s'arrête là où commence celle de l'autre. En attendant que l'on redécouvre cette antique sagesse, le silence se fait denrée rare.

R. L.

5 • Le déplacement géographique de la production et de l'automatisation ont fortement réduit le nombre de travailleurs occidentaux exposés au bruit, et le bruit d'origine industrielle s'est déplacé, avec la délocalisation, hors des statistiques de l'OCDE.

Pour en savoir plus

Lison Méric,
Le bruit. Nuisance, message, musique
Georg & Cie, Chêne-Bourg 1994, 128 p.

Accros au bruit

Les jeunes et l'angoisse existentielle

••• **Claude Piron**, Gland
Psychothérapeute FSP/ASP

De ma fenêtre du troisième étage, j'entends le boum-boum des basses d'une musique moderne : une voiture passe. Me rendant à la gare, je croise un vélomoteur, mal entretenu ou trafiqué, car les décibels qu'il émet dépassent certainement le seuil prescrit par la loi. Je monte dans le train. Le jeune qui me suit se met des écouteurs dans les oreilles, marque le rythme avec un pied. Quelque chose en moi répète : « Si tout était silencieux, comme ce serait reposant ! » Il y a bien sûr des jeunes qui, après le bruit de la journée, lisent en silence ou avec une musique classique en bruit de fond. D'autres pétaradent dans la rue au guidon de leur vélomoteur, écoutent du rap par leurs oreillettes dans les transports publics, mettent un moment, dans leur chambre, une musique tonitruante, puis arrêtent tout, savourent le silence, se mettent à méditer, cherchent la paix de leur espace intérieur, la trouvent et en jouissent. Ce sont les sages, ceux qui ont compris que la vie saine est faite d'alternances : activité-repos, contraction-dilatation (cœur, poumons), tension-relaxation, veille-sommeil, réflexion-rêve, tout comme jour-nuit, été-hiver ou, dans la marche, pied gauche-pied droit. Bruit-silence. Mais quelle proportion ces jeunes sages représentent-ils ?

Si nous ne le savons pas avec précision, du moins certaines recherches donnent-elles à penser que la proportion d'accros au bruit est considérable : 77 % des 15-19 ans utilisent fréquemment un baladeur ou un objet équivalent, et 74 % des 20-24 ans fréquentent couramment les discothèques¹ (un concert en discothèque émet une moyenne de 110 dB, alors que le seuil de danger pour l'audition se situe autour de 85 dB). Elle nous apprend en outre que 35 % des 15-19 ans ont au moins un indice fréquent de trouble d'audition dans la vie quotidienne, et que 23 % des 15-19 ans et 27 % des 20-24 ans déclarent avoir une difficulté à suivre une conversation normale.

La tendance se confirme tous azimuts. L'armée norvégienne a enregistré une perte auditive supérieure à 20 dB chez 30 % des hommes de moins de 18 ans. Le chiffre correspondant est de 20 % pour les élèves des classes terminales des lycées français. Et 46 % des motards ont des troubles auditifs.

Dans un Forum Santé sur Internet, consacré à l'écoute de la musique par oreillettes, une intervenante dit : « J'ai besoin de musique. » Un garçon développe la même idée : « Personnellement, je suis un accro à la musique... c'est comme une drogue... Si je n'ai pas ma dose journalière de musique, je ne suis pas au mieux de ma forme et je suis morose. »

Il est dans la nature de la jeunesse de vouloir s'affirmer. Et le bruit en est un moyen. Pourquoi le premier geste de tant de motards, dès qu'ils ont acheté leur engin, est-il d'enlever le silencieux ? Pour que personne ne puisse ignorer leur passage. Pour crier à toute la collectivité : « Me voici. Je passe. » Je passe, donc je suis. Y aurait-il un rapport entre le bruit et le besoin d'être ?

1 • D'après une enquête IPSOS/JNA/AG2R.

D'autres messages sur d'autres forums vont dans le même sens. Une bonne partie de la jeune génération, semble-t-il, ne peut se passer de musique, et le mot « musique » désigne ici tout autre chose que la chansonnette ou le grégorien. Or, si le bruit de la rue, du train ou du métro risque de trop couvrir le son, on augmente le volume, par réflexe, dépassant ainsi les 85 dB qui représentent le seuil à partir duquel on nuit à terme à son corps (les pertes d'audition n'ont lieu souvent que dix ans après l'exposition répétée à un bruit excessif). Le danger pour l'ouïe est d'autant plus grave que la musique est livrée directement au niveau du tympan, ce qui endommage la touffe ciliaire de l'oreille.

Par ailleurs, l'audition n'est pas la seule à être atteinte. Les études statistiques citées par l'OMS révèlent qu'une exposition excessive au bruit augmente la fatigue, le risque d'hypertension artérielle, les troubles digestifs, le stress, la nervosité et perturbe le sommeil.

On trouve là l'amorce de cercles vicieux : la musique augmente le stress, mais comme on est stressé, on a besoin de réconfort et on le cherche dans un type de musique... qui va augmenter le stress. Ce qui est inquiétant, et qui ressort des forums qu'on trouve sur Internet, c'est que les jeunes sont au courant de ces dangers. Mais la conscience du risque n'est pas assez puissante pour motiver l'intéressé à adopter un comportement plus sain. Beaucoup font comme si les effets nocifs n'existaient pas ou n'avaient aucune importance. Cette indifférence à son propre bien rappelle l'attitude des toxicomanes. A quoi tient-elle ?

« A mon avis, il y a un côté rassurant, le fait de se sentir un peu chez soi parce qu'on entend sa musique », dit un jeune du Forum Santé. Chez soi ? Est-ce à dire que dès qu'on sort, on est comme à l'étranger, parmi les sauvages, en dan-

ger ? Le besoin de se rassurer sous-entend l'existence d'une peur. Peur de quoi ?

Du contact avec autrui peut-être. Regardez, dans les transports publics, les yeux de ceux qui ont des oreillettes et dont tout le corps marque le rythme de la musique écoutée. Ces yeux sont dans le vague. Ils évitent le contact. La musique portable serait-elle un moyen de se couper des autres ? Un moyen génial, puisque, tout en évitant le risque de la rencontre de l'autre, on évite l'angoisse de la solitude : on a la compagnie du groupe et de la musique qu'il produit.

Affronter notre monstre

Mais la peur du silence est aussi en partie la peur de laisser remonter à la surface un bouillonnement d'idées, de sentiments, de souvenirs que l'on pressent vivants dans nos tréfonds et dont nous craignons qu'ils contiennent des monstres plus puissants que nous. La musique à haut volume et à rythme rapide joue le rôle que jouait le brouillage des émissions de la BBC par les Allemands pendant la guerre, des programmes de Radio Liberté par les Soviétiques. Le bruit empêche d'entendre le vrai message, le signal réel, émis par... Qui ?

Ce signal est terrible parce que, contrairement à la propagande des brouilleurs, il parle du réel, de la vérité. De notre faiblesse. La partie de nous qui dit « je » (le Moi, en jargon psy) se sent très petit, très faible, tant par rapport à tous ces autres qui nous entourent et à l'immense univers dans lequel nous sommes plongés notre naissance, que par rapport à la totalité de l'entité que délimite notre peau et où s'agitent bien des forces que nous ne connaissons pas. Là, le Moi est comme le torero face au tau-

reau dans une corrida. Le taureau est lourd, fort, puissant, et son adversaire un petit bonhomme, mincelet, minuscule par rapport à la bête, d'une fragilité évidente qui, par comparaison avec l'énorme masse qu'il affronte, paraît ridicule. Certes, il a la souplesse, l'intelligence, la grâce, l'adresse, et c'est lui qui gagne. Seulement, avant de gagner, il doit faire face.

Nous n'avons pas envie de faire face. C'est humain. Nous sommes comme l'enfant de trois ou quatre ans qui n'arrive pas à s'endormir parce que, croit-il, il y a un crocodile sous son lit. Pour s'assurer qu'il n'y a pas de crocodile, il faudrait qu'il abandonne la chaleur rassurante des couvertures pour sortir du lit et regarder ce qu'il y a dessous. Mais s'il fait cela, il risque de se trouver nez à nez avec le crocodile ou avec quelque autre monstre qu'il ne s'est même pas permis d'imaginer.

L'angoisse du néant

Le brouillage par le bruit qui empêche de penser annule le risque d'entendre les questions fondamentales, qui sont aussi angoissantes qu'un crocodile sous le lit : qui suis-je ? que suis-je ? qu'est-ce que je fais sur cette planète ? Qu'on le veuille ou non, ces questions sont là, béantes au fond de notre être, et elles ne comportent pas de réponse donnant la certitude absolue dont nous aurions besoin pour être libérés du sentiment de précarité.

La rapidité des rythmes a la même fonction que l'intensité du volume. Pour aller au fond de soi, et donc au fond du réel, il faut accepter une certaine lenteur. Un rythme rapide est comme un sautillerment qui empêche d'être suffisamment

concentré pour faire le tour d'une question, si une idée nous est venue qui mérite réflexion, ou pour sentir ce qu'il serait bon de sentir, s'il s'agit de la découverte de qui on est.

Il y a quelque part en nous une angoisse terrible du néant, qui est comme un gouffre, un trou noir, que nous ressentons comme pouvant nous attirer et nous englutir. La peur de la perte, du vieillissement, de la mort sont des aspects de cette peur du néant, qui vient sans doute de l'époque où notre intellect n'était pas assez développé pour penser autrement qu'en deux termes extrêmes, symétriques et mutuellement exclusifs : tout, rien.

Au début, le bébé se croit tout. Un dieu. Puis arrive une déception. Il a mal, il a faim, quelque chose le démange ou il n'arrive pas à attraper ce qu'il veut, et il vit l'impuissance. Alors il crie. Il était un dieu tout-puissant et le voilà sans ressource. D'habitude il était servi par d'autres dieux tout-puissants, les adultes. Mais cette fois, l'adulte le regarde d'un air désemparé, ne comprenant pas pourquoi il pleure. Alors il hurle plus fort encore. Il hurle sa détresse, sa rage, la trahison dont il se sent victime. Son univers s'effondre. Il croyait être tout, il se sent, brusquement, rien.

Tous, nous avons vécu cela et avons été marqués par cette expérience, fatalement renouvelée un certain nombre de fois. Ceux chez qui elle n'a guère laissé de traces sont ceux qui ont eu la chance de grandir dans une famille où le climat de sécurité, d'amour et de respect mutuel a exercé assez longtemps une influence positive capable d'éliminer petit à petit l'angoisse initiale, comme le mouvement des vagues efface à la longue les taches de pétrole qu'une catastrophe polluante a laissées sur une falaise. La majorité de nos contemporains, hélas, n'ont pas eu cette chance.

Et même chez ceux qui l'ont eue, la liberté, avec ses bouleversements physiques et relationnels, ranime la précarité infantile, ce qui explique que, plus que les autres, les adolescents ont besoin de se rassurer par le bruit.

Le sentiment d'impuissance, et donc de précarité, qui gît au fond de notre être est un gouffre noir aussi angoissant que le néant. Grandissant, devenus adultes, nous faisons tout pour ne pas le percevoir. Nous appliquons toutes sortes de tactiques pour nous rassurer, pour pouvoir nous dire : « J'existe, on me reconnaît, on m'aime, je compte. » La gamme de moyens possibles est infinie : l'argent, l'alcool, les titres, le pouvoir, le sexe, les jeux vidéo, une belle baignoire, de beaux muscles, une silhouette de mannequin ou la grandeur de se sentir victime incomprise. Chez d'autres, cela prend la forme du véhicule bruyant (« je passe, donc je suis ») ou encore du brouillage par une musique très rythmée, à un volume assourdissant.

Une force à entendre

Il est regrettable que la peur de voir en face la réalité de l'être amène tant de gens à préférer des distractions, comme les musiques bruyantes, à l'attraction de la voix intérieure, la voix qui parle au-delà du silence. Celle-ci appelle, avec une patience infinie. Elle ne se révèle que progressivement, car elle ne veut pas brusquer : il est dans son essence de respecter.

Elle est entourée, dans ces profondeurs, d'une couche très épaisse de calme qui régénère celui qui sait s'y rendre. Mais pour y accéder, il faut accorder de la valeur à un certain nombre d'éléments qui n'ont pas la cote dans les modes ac-

tuelles : silence, lenteur, inactivité, solitude, image de fragilité, profondeur, contemplation, intériorité, patience, humilité, attitude de dignité, être...

Les jeunes sont malheureusement très vulnérables par rapport aux modes, qui rassurent parce qu'elles permettent de se dire qu'on n'est pas seul à penser comme ci ou à agir comme cela. Les personnalités fortes, indépendantes, qui savent assumer leur différence, comprennent, elles, que les modes n'ont rien à voir avec leur intérêt profond.

Elles acceptent de ne pas être toujours en train d'agir. Elles savent que leurs responsabilités ont les mêmes limites que leurs forces. Elles assument leur solitude foncière, dans les moments de souffrance par exemple, faisant confiance aux traditions qui disent qu'elle n'est qu'un passage, obligé mais transitoire, vers la compagnie d'une présence rayonnante de solidarité et d'amitié. Elles savent qu'il y a un plaisir à faire les choses lentement et que, comme toute faculté, la patience se développe par l'exercice. Elles acceptent l'ignorance et la précarité. Elles nourrissent leur sentiment de dignité. Elles constatent qu'« entrer dans le silence », comme disait une de mes patientes, c'est entrer dans la paix.

Et elles découvrent que ce chemin-là mène à une force inouïe, très supérieure aux misérables forces des plus fortiches des héros du jour, une force qui est en elles, qui se met à leur disposition, mais qui n'est pas elles. Et qu'on ne découvre qu'en acceptant de passer par le silence.

Cl. P.

On craint le silence comme s'il était un abîme vide, à remplir à tout prix avec n'importe quel bruit, alors qu'il est en réalité ce qui permet de « bien » écouter la vie. (...)

Oui, on peut et on doit écouter le silence de la terre, de l'air immobile, des pierres, des plantes et des corps ; on découvre alors en eux un langage fait ni de sons ni de paroles, et pourtant éloquent : un autre langage, une autre musique !

Et de même en nous : Pierre, dans sa première lettre, nous rappelle qu'il existe en nous « un homme caché dans le cœur » (1 P 3,4) ; si celui-ci est méconnu, comment le Dieu caché pourrait-il se faire entendre à lui ? Oui, le silence que nous craignons et que nous refoulons, comme la mort, est en réalité un exemple d'hospitalité de l'autre en nous, il est ouverture à l'écoute : pour un chrétien, il est accueil et écoute de Dieu, et du frère créé à son image.

Enzo Bianchi
Donner sens au temps
Bayard, Paris 2004

Un rythme éloquent

●●● **Raymond Voyat**, Paris

Ecrivain, formateur vocal pour communicateurs

Retrouver une certaine qualité de silence, voilà qui devrait nous occuper une partie du temps consacré aux vacances. Car se taire, c'est réentendre la voix de la respiration, c'est ouvrir la voie à la rencontre. Les formateurs musicaux le savent bien, eux qui entendent le silence comme cet espace souvent imperceptible et pourtant indispensable à la mélodie.

Le monde actuel vit un matraquage continu de bruits et d'images qui se font une concurrence d'autant plus efficace que leurs assauts sont aggravés par le progrès technique. Malgré la force de frappe du bruit, les messages sonores ne sont plus ni clairs ni compréhensifs, mais au contraire, plus artificiels. Et c'est le pilonnage qui cherche à persuader, plutôt que la qualité et l'intérêt du message. Car une des fonctions de l'ouïe étant de contrôler et de gérer en permanence notre équilibre spatial, l'oreille demeure indéfiniment en alerte et donc accessible à tout moment.¹

Certes les casques d'écoute permettent de se nicher à l'intérieur d'une sonorité choisie, mais ils coupent du monde ambiant. Que de gens observés dans les rues, stéthoscopes biauriculaires aux oreilles, qui paraissent en rupture avec leur environnement ! Repliés dans leur bruit, ils trahissent une solitude intérieure et une incapacité à faire face au monde extérieur, signe d'une difficulté à s'exprimer ou à ressentir. Le bruit qui frappe leurs tympanes les désarçonne. Leur démarche hésitante prouve que c'est l'œil qui a pris le relais de l'oreille comme fonction d'orientation.

Ce n'est pas le son et la voix comme moyen d'échange social ou de communion spirituelle que je souhaite évoquer, mais le silence, qui en représente un aspect important. La période de vacances nous fait vivre une coupure qui favorise le retour sur soi. Les sens demeurent en alerte, avec une intensité

d'autant plus forte que les expériences sont inattendues mais aussi enrichissantes. Si toutes les saisons sont devenues propices aux vacances, quelque part dans notre mémoire, les vacances retrouvent leurs racines ancestrales et campagnardes à la faveur de la touffeur, après les moissons et les foins, quand la nature s'assoupit dans l'air immobile et invite à un repos réparateur avant les travaux d'automne. Juillet-août en est chez nous le moment privilégié.

Perdre les faux plis

Un de mes maîtres, le baryton Gerhard Hüsich, célèbre Christ des Passions de Bach et interprète inégalé de Schubert, donnait un conseil essentiel à ses élèves au début de l'été : se taire durant un mois. C'était cela, les vraies vacances qui reconstituent. Déchiffrer et méditer des partitions en les préparant intérieurement, mais en silence, pour permettre à la voix de perdre ses faux plis acquis au cours d'une année d'exercices techniques et de représentations musicales, tout en rechargeant ses batteries.

Le chant artistique est une parole magnifiée qui dépend de la respiration et de l'oreille. La respiration profonde et

1 • Il est plus facile de se protéger de l'agression des images. L'œil s'en charge déjà par intervalles grâce aux mouvements-réflexes d'occlusions sporadiques des paupières, qui coupent la réception visuelle.

naturelle donne son assise au flux sonore dont l'oreille surveille la résonance et régule la qualité, l'intensité et l'expression. Dans cette vision, le silence permet au corps de réassurer la maîtrise d'actes que la volonté a bridée en produisant des tensions nuisibles.

Maître Hüscher nous régalaient de curieux paradoxes, quand il disait par exemple : « Chanter, c'est écouter », « Parler, c'est savoir se taire » ou « Une preuve d'amour, c'est savoir se taire ensemble ». Et il éprouvait d'autant plus ce besoin de silence lui-même que sa vie personnelle était mouvementée.

En notre temps d'angoisses et d'incertitudes qui redoute le silence, ces conseils de sagesse gardent toute leur pertinence. Oui, on appréhende les moments de silence, on les remplit de langage phatique et de chevilles vides de sens supposées soutenir le flux de la pensée. On supporte mal les plages vides qui sont réputées dévier la réflexion. Alors l'insatisfaction et l'angoisse s'installent, à la frustration du communicateur et à celle de l'auditeur.

Pourtant une certaine forme de bruit continu n'est pas sans intérêt. Non point au niveau de l'attention et du raisonnement. C'est plutôt quand le bruit devient incantatoire, permettant au corps et à ses rythmes de se fondre en lui, qu'il acquiert toute sa valeur psychique.

Écoutons la psalmodie des moines en prière, le babil d'un ruisseau, et voici que l'incantation devient elle-même dispensatrice d'apaisement intérieur et de... silence. Toutefois ce n'est pas le résultat d'une interruption inattendue, brutale et sans nécessité, comme le trou de mémoire ou le « blanc ». Un bruit incantatoire se situe à un autre niveau de perception. L'oreille, tournée vers l'intérieur, se met à l'unisson de l'âme. Prenez l'*Ave verum* ou le *Laudamus te*

de Mozart : l'art apaise le bruit extérieur, en le transformant par l'effet de la beauté. La musique permet à l'âme de voguer sur les eaux calmées de ses angoisses. Si importante dans la pensée de saint Augustin, la musique accorde de se mettre en harmonie, ce qui procure le plaisir d'une respiration en communion avec la Grâce.

Chaque fois, le silence est le seuil d'où l'on part sur la voie menant à la communion. La méditation et le silence sont les deux volets d'une discipline qui prépare à la rencontre. Non seulement le silence ouvre la voie, mais il fige l'espace et le temps autour de nous. Le silence fait notre ménage intérieur. Comme tel, il est indispensable, mais il contrarie aussi nos mille bruits intérieurs, que je rapprocherais volontiers des faux plis dont parlait Gerhard Hüscher. L'exercice de discipline qu'est le silence permet de prendre conscience du rythme de notre corps. Le silence est fondateur.

La vie en trois temps

Ce qu'on oublie dans l'agitation constante, c'est que nous respirons en trois temps, comme notre cœur bat en trois temps. Et mes élèves de chant sont souvent bien étonnés quand je compare notre existence à une danse dans l'univers, puisqu'il y a toujours un mouvement de captation, qui mène à un mouvement de transformation, que suit un moment plus ou moins long de repos. Les poumons, le cœur se régénèrent, et la pause prépare le prochain mouvement. La mélodie affective varie à l'infini ce rythme fondamental. Les silences en assurent l'enchaînement. Et le travail du formateur vocal consiste à libérer ce mouvement naturel de base de toute tension artificielle et à l'affranchir des obstacles qui empêchent le silence. La

difficulté est due au fait qu'il ne s'agit pas d'un acte volontaire mais d'une disponibilité intérieure. Cette libération intervient dès que je permets au corps de ressentir le plaisir de vivre. Mais c'est un travail prudent et progressif, évitant de remplacer d'anciennes tensions par de nouvelles.

Au niveau plus quotidien, la pause oratoire ménagée par le communicateur permet de rassembler l'attention des auditeurs. Un langage corporel maîtrisé y contribue. Certaines de ces pauses « créatrices » peuvent être répétées, à condition de rester naturelles et évidentes. Un silence est le moyen de recapter l'attention de son auditoire en le faisant complice.

Interpellés par le silence, les auditeurs cherchent intérieurement l'expression, la formule qui se fait attendre, et ils essaient de deviner juste, prêts d'ailleurs à se laisser surprendre par ce que le communicateur aura trouvé pour se tirer d'affaire. L'auditeur reconstruit la phrase boiteuse, ajoute l'expression manquante, corrige le mot maladroit. Il participe

ainsi à la négociation de la communication que fait apparaître le silence, alors qu'une bafouille vide de substance ne peut qu'irriter et compromettre la suite du message. Même la panne d'expression verbale est un moyen de communication.

Un antidote

Le silence a aussi une puissante vertu curative. L'histoire du chant offre des exemples de vedettes qui ont dû s'imposer des mois de mutisme à la suite de l'excision d'un nodule : Amelita Galli-Curci en 1935 ou très récemment Nathalie Dessaye. Le silence permet alors à la voix de se ressaisir. Mais dans la pratique, les affections des cordes vocales sont rares et l'instrument résiste jusque dans le grand âge. Ce qui peut s'affaiblir, ce sont les fonctions respiratoires et l'acuité auditive.

Par contre, l'utilisation abusive de l'organe vocal fait des ravages tous les jours. Combien de carrières prometteuses ont été écourtées par des rôles trop lourds entrepris trop tôt, par la pratique du chant « hors registre » et par le surmenage dû à une ambition démesurée ! Là encore, une cure de silence est l'antidote souverain.

Nous avons évoqué le silence qui permet l'écoute dans la prière et la méditation. Ce silence-là gagne en qualité avec le temps. Action bienfaisante et apaisante qui provient d'une détente, d'un relâchement des tensions physiques et psychologiques. Conseiller vocal, voilà ce que je souhaite à tous : « Ayez du plaisir à vous taire ensemble. »

R. V.

**Notre site Internet
a subi un lifting**

www.choisir.ch

Consultez

- Ses éditoriaux
- Ses actualités
 - Ses archives
- Et bientôt ses dossiers

Et pour en savoir plus
sur les jésuites de la province suisse

www.jesuites.ch

Musiques des profondeurs

●●● **Guy-Th. Bedouelle op**, *Fribourg*

Quand on parle d'un film, on pense tout naturellement aux images, dont le mouvement se déploie devant nos yeux. Ce n'est que dans un second temps qu'arrive à l'esprit qu'elles sont accompagnées, depuis l'invention du « parlant », d'une bande-son, faite de musique, de paroles, de bruits et de silences. Il y a dans la fabrication d'un film, une opération très importante, confiée à l'ingénieur du son, celle du mixage. Elle consiste à mélanger les sons enregistrés pendant le tournage, avec la musique et les bruitages. Ainsi que pour les raccords entre les images, l'opération ne doit pas laisser de traces, comme une respiration qui ne s'entend pas.

Le plus souvent, le son double et parfois redouble l'image. Mais les meilleurs cinéastes ont bien compris qu'ils devaient jouer d'un univers sonore en contrepoint, voire en opposition, avec le visuel. Robert Bresson en a fait la théorie comme un des principes du « cinématographe » et a édicté, par exemple, la norme qu'il ne devait y avoir dans un film que de la musique intégrée à l'action : les personnages assistent à un concert ou un musicien joue dans la rue où ils passent.

Jean-Luc Godard a souvent calqué le son de ses films de façon à le rendre plus proche de la réalité de la vie quoti-

dienne. Il est vrai qu'en réalité nous ne percevons que des bruits différenciés ; ce que dit telle personne se perd à moitié dans le vacarme extérieur ou dans l'inintelligibilité de sa prononciation. Godard veut casser la perfection technique du son, purement artificielle. D'autres cinéastes ont élevé le son à la hauteur du protagoniste principal de certaines œuvres. Pensons à Kieslowski (*La double vie de Véronique* ou *Bleu*) : un événement sonore extérieur, un silence constituent le moteur de l'action, et comme ils ne sont ni illustratifs ni illustrés par des images, ils contribuent à faire entrer le spectateur dans la sphère de l'indicible.

Il y a enfin des cas extrêmes. Ainsi Marguerite Duras, en réalisant *Son nom de Venise dans Calcutta désert*, a utilisé la totalité de la bande son d'*India Song*, pour accompagner d'autres images qui disaient autrement la même chose, dans l'errance de la seule caméra parmi les ruines d'un temple. *Le Grand Silence*, dont nous avons parlé récemment,¹ est une œuvre dont la signification n'est perceptible que par les bruits, surtout les plus communs et les plus prosaïques d'une vie monastique.

1 • « Parole sans paroles », *in Choisir* n° 567, mars 2007, pp. 32-33. (n.d.l.r.)

La musique, comme sujet

Il est remarquable de constater que bien des films récents ont mis en relief la bande sonore et même franchi un pas de plus en s'interrogeant sur la musique elle-même, la déployant, et même plus, en l'habitant. Les exemples seraient nombreux. Qu'on me permette ici de présenter deux œuvres, parmi les plus beaux choix du dernier Festival international de Nyon, Visions du réel. On peut espérer les voir à la rentrée.

Heimatklänge (Résonances ou échos du pays) peut apparaître comme un produit de pur helvétisme, avec montagnes enneigées et granitiques d'Appenzell, dialecte suisse alémanique et surtout jodel. Mais voilà, le film nous entraîne à la recherche de cet art du chant, non seulement assumé mais modelé par une modernité, jusqu'à peut-être en être perverti...

On sait que le *jodel* consiste à vocaliser en passant sans transition de la voix de poitrine à la voix de tête. C'est un chant de montagnards, destiné à franchir les vallées, à résonner en écho dans la nature, à appeler les bergers et leurs

troupeaux. Il est, bien entendu, au centre du folklore traditionnel, patriotique et paysan de la Suisse de carte postale. La force du film de Stefan Schwietert est de tourner le dos à cette dimension, en la traitant même avec un sourire indulgent pour nous faire accéder à une véritable enquête anthropologique.

Pour ce faire, puisqu'il s'agit d'un documentaire, il a recours à trois véritables artistes, bien connus Outre-Sarine : Erika Stucky, Christian Zehnder et Arnold Alder. Nous les suivons dans leurs tournées, leurs répétitions, leurs enseignements, mais sommes aussi conduits à la recherche de leur enfance qui leur a donné ce goût du chant traditionnel. L'enquête porte sur la transformation de leur chant et de leurs perceptions.

Stucky est la plus truculente, maniant la dérision que lui permet sans doute davantage sa condition féminine s'exerçant dans un chant plutôt masculin. La dimension jubilatoire s'exprime bien lorsqu'elle joint sa voix à celle de la chanteuse de rock, Sina.

Zehnder est à la fois, si j'ose dire, le plus déjanté et le plus génial : il marie le *jodel* aux audaces de la musique moderne, fait vibrer son corps, pratiquement désarticulé, pour créer un art fait de danse, de gestuelle et de sons étranges, irréels et profondément émouvants.

Alder, dit Noldi, reste classique, le plus accompli peut-être. Il vient d'un ensemble de jodlers, composé de ses frères et de son père (Alder Buebe), qui a fait les beaux jours des 33 tours... Mais il chante avec une telle perfection musicale, qu'on semble là aussi être à cent lieux du folklore.

Pourtant, justement, dans un mélange étonnant, le film sait replonger cette musique dans les manifestations carnavalesques ou religieuses. Où vont ces personnages vêtus de costumes ornés de grelots et portant ces coiffures incroya-

**Heimatklänge,
de Stefan
Schwietert**

Christian Zehnder



bles, surmontées de maquettes représentant la vie quotidienne des alpages ? Ils s'enfuient dans la nuit d'hiver pour retrouver les foyers de lumière. Le *jodel* appartient à la liturgie ancestrale, au culte des morts, à ce jeu des ombres et des lueurs qui vacillent. Il est non seulement, comme le dit Jean Perret, « la forme éthérée d'une folie », mais un chant de l'humanité, appartenant à une religion primitive, non pas enfouie mais transformée.

Cette universalité du chant des montagnes est bien montrée dans le film par la rencontre de Zehnder avec un groupe de la République de Touva, près de la Mongolie : les Huun Huur Tu, qui s'expriment par des sons de gorge. La musique faite en commun possède alors comme une vigueur renforcée, renvoyant à un au-delà dont le mystère est sans doute simplement celui de la condition humaine, chantant sa détresse comme son espoir.

Racines communes

Le second film, lui aussi présenté à Nyon, est également un pèlerinage aux sources, mais à travers le monde et surtout à travers les douleurs d'un peuple. Pierre-Yves Borgeaud, avec *Retour à Gorée*, nous emmène du Sénégal aux Etats-Unis, puis en Europe, pour revenir en Afrique. Il s'agit en fait de relier entre elles différentes sortes de musique voisines, le jazz, le blues et le gospel, par un retour à leur racine commune qui est africaine, et par là apparentée au destin tragique de la traite des Noirs. Le continent a connu cette mise en esclavage depuis l'occupation musulmane, mais c'est bien la traite dite « atlantique » qui est ici en cause. On sait que des millions d'Africains, d'habitude déjà réduits en esclavage, ont été déportés du XV^e

au XIX^e siècle pour servir de main-d'œuvre à la colonisation des Amériques. Le symbole de ce drame en est l'île de Gorée, au large de Dakar, où ils étaient rassemblés et triés, avant d'être jetés dans des navires négriers.

Le film raconte comment un groupe de musiciens s'est constitué autour du chanteur sénégalais et musulman Youssou N'Dour, avec le pianiste genevois aveugle Moncef Genoud et d'autres dont le film raconte la recherche à Atlanta, à la Nouvelle-Orléans et à New York. Ce mémorial de la traite des Noirs se fera à Gorée même, par l'interprétation des chansons de Youssou ou leur transformation par le jazz américain. Youssou y rencontrera les artistes américains, dont un groupe d'évangélistes, et il sera leur guide au Sénégal.

Le but n'est pas tant la déploration du drame historique qu'un sursaut pour confronter, mêler, relire les beautés de la rencontre des deux courants musicaux, qui ont partie liée puisqu'on sait bien que les spirituals et le jazz lui-même sont issus des mélodies des esclaves noirs.

La musique qui en résulte dans le film est superbe, riche et chatoyante, avec ses rythmes et ses sonorités. Et il y a également la confrontation de deux humeurs, l'un américain, l'autre africain, dûment enregistrés par un Européen.

Il est certain que l'Afrique réelle ne correspond pas vraiment à celle, rêvée ou fantasmée, qui se trouve dans l'inconscient des Noirs américains, et la communication par les langues n'est pas si facile non plus. Mais il reste toujours pour communier le chant et la musique, surtout si elle vient des profondeurs de l'âme et de l'histoire.

G.-Th. B.

**Retour à Gorée,
de Pierre-Yves
Borgeaud**

Le bruit du moi et la rumeur du siècle

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

Le silence n'est pas du domaine de la littérature. Pourtant la littérature a peint des personnages silencieux. Le mutisme domine le roman anglais du XIX^e siècle. Jusqu'à la grande libération freudienne, qui a introduit l'intempérance de la parole et le bavardage dans les lettres, le silence était l'un des ressorts du roman victorien, edwardien, qui se serait arrêté dès les premières pages si le héros, bâilloné, n'avait pas attendu le dernier chapitre pour s'expliquer. Dès les *public-schools*, si importantes autrefois dans la formation des élites britanniques, une éducation d'inspiration spartiate dressait les élèves à ne pas montrer leurs sentiments et leur inculquait le viril idéal du *silent strong Britisher*.

Ces Anglais, insulaires et taciturnes, habitaient l'île du Moi. Les poches bourrées de guinées et fortifiées par un indémodable chauvinisme, ils promenaient leur Moi luciférien sur le continent, très occupés à être excentriques, ayant les moyens de l'être. Faisant mine de choquer leur puritaine nation, sachant bien qu'elle n'aimait rien tant que de l'être. Mais ces milords dans le tête-à-tête n'avaient que de la morgue et de l'insolence. Ils ne savaient parler que pour donner des ordres à leurs valets. L'art insinuant et persuasif de la conversation leur était inconnu. Pourquoi auraient-ils eu de l'esprit et des idées ? Ils avaient des montagnes d'or, des caves remplies de porto et de whisky, et pouvaient s'acheter le plaisir.

D'un côté de la Manche le dieu argent, de l'autre le dieu verbe. Deux nations et deux divinités qui, décidément, n'avaient rien à se dire hors des champs de bataille. Contrairement à l'Anglais, le Français, même bien élevé, même issu des classes supérieures, est rarement silencieux. N'a-t-il pas fait de la conversation un art que les étrangers venaient apprendre dans les salons parisiens du XVIII^e siècle ? On sait combien les directeurs spirituels et les confesseurs eurent à batailler contre cette intempérance invétérée de parole qui caractérise le Gaulois.

Le silence, une arme

Et pourtant, il n'y a pas à dire, le silence est une grande et louable chose, qui, si l'on n'y est pas porté par tempérament, demande de l'héroïsme. Mais il arrive qu'un cœur ne laisse pas sortir les paroles. Aux silences éloquentes - qui ne sont donc pas de véritables silences - font pendant les douleurs muettes.

Il y a des silences déterminants, des silences politiques, diplomatiques, des silences qui sont comme des contraintes, d'autres qui sont des ruptures tacites et tombent comme la pelletée de terre sur le cercueil. Le silence est une arme défensive et offensive. Le péché d'omission, grave au confessionnal, est souvent profitable en politique ou dans le monde. Un homme, s'il sait se taire,

peut voir sa carrière faite par tel ministre avec qui il a déjeuné à la table d'un escroc que l'on vient d'arrêter. Le chantage, c'est le silence monnayé : les aigrefins le vendent comme une denrée. A notre époque de loquacité déchaînée (et d'expression de soi) où les gens ne cessent de parler que pour écrire, tout ce qui est dit s'affaiblit en s'éclairant, et tout ce qui est tu prend un relief et une profondeur tout à fait romanesques.

L'Ancien Régime ne connaissait que le silence de la diplomatie, les conjurations, les conspirations et les révolutions de palais. Tout se passait à huis-clos, tout était encore immobile, silencieux et caché. La Révolution inaugura le règne de la parole. Le système parlementaire s'y prêtait. Aux orateurs religieux succédèrent les orateurs politiques, puisque la politique avait remplacé la religion. Le système parlementaire était alors étroitement soumis aux lois du théâtre, tout en apostrophes, en répliques, en brusques retournements des esprits, en jouets verbales. Ce système était fondé sur le verbe et l'émotion. La Révolution française semblait se perdre dans une tempête de discours.

Ce n'était qu'une vicieuse apparence ; derrière se poursuivait l'implacable politique des Jacobins. Pour faire taire les orateurs, il fallait leur couper la tête. Seul Saint-Just observa un mutisme surnaturel. Il fut celui qui parla le moins et qui agit le plus. Accusé et condamné, il ne dira rien pour sa défense et croisera ses bras sur sa poitrine.

Nos hommes politiques aujourd'hui ne sont plus des orateurs. Ils n'ouvrent la bouche que pour répondre - sans esprit - à des journalistes qui leur tendent servilement un micro. De Gaulle et Malraux furent sans doute nos derniers orateurs. Il n'est pas dit que la politique s'en relève. Disons la politique avec une ma-juscule.

Malheureusement les hommes d'épée et d'action deviennent sur le tard des hommes de plume. Ils éprouvent le besoin de se raconter, de se justifier dans des Mémoires. L'homme d'action croit alors se transformer en écrivain. Mais tout le monde n'a pas la plume d'un Retz.

Parole ou bavardage ?

Proust a pallié ce travers en n'ayant justement jamais été un homme d'action. Vous me direz qu'il fut pire : un écrivain. Mais bien qu'écrivain, il ne fut pas l'homme du Verbe : il ne parla pas, il écrivit. Et il écrivit précisément pour ne pas parler, pour ne pas se perdre en futiles et mondaines conversations. Son œuvre fut le fruit du silence, un silence profond comme la mer, impénétrable, indéfrichable comme une forêt, définitif comme le tombeau.

Proust condamne les conversations comme choses futiles, plaisirs de société et de paresseux, car on ne peut s'entretenir avec autrui que de généralités. Le vrai, on ne le découvre que dans un tête-à-tête constant et obstiné avec soi-même. Tout le reste est du temps perdu. Ce qui est vrai pour deux personnes, ce qu'elles s'imaginent partager n'est qu'une image décolorée de la réalité. Chacun est seul. Ainsi aux faux plaisirs de la conversation et de l'amitié (qui n'a d'ailleurs pour terrain que la conversation), Proust préfère les souffrances que nous fait éprouver une maîtresse qui nous trompe, car ces souffrances nous en apprennent bien plus sur nous-mêmes et sur la réalité, que les plaisirs du monde où l'on se rend par lâcheté et paresse.

Où commence la parole et où finit le bavardage ? Où finit l'essentiel, où commencent le superflu, le futile ? Comment

émonder cette part inessentielle en nous ? Quand est-ce qu'un homme sait qu'il a fini de dire ce qu'il avait à dire ? Et d'abord, est-il sûr d'avoir eu quelque chose à dire ?

Pascal est plus grand parce que la mort lui a épargné le soin de mettre en formes ses notes et de fondre tous ses traits de feu dans la coulée égale et peut-être redondante du grand traité qui était son but et qui l'eut apparenté à un professeur de philosophie allemande.

Et Rimbaud, qui après avoir jeté sa gourme se tait et ne se soucie pas plus de littérature que d'une guigne. Pourquoi, à dix-neuf ans, s'arrête-t-il après avoir fixé la *Saison en Enfer* comme une conclusion soudaine, qui vous coupe le souffle, à trois douzaines de poèmes ? Pourquoi Baudelaire et Mallarmé s'en tiennent-ils à quelques centaines de vers ? Et il y a Gogol, qui, sur l'exhortation de son confesseur, jette au feu la seconde partie des *Ames mortes*.

Vidés de nos âmes

J'aurais volontiers parlé du silence de la chair dans les draps de l'amour si nos contemporains se contentaient de faire l'amour sans en parler et sans le montrer, si l'amour était resté une chose de l'ombre, du silence, du secret. Mais non, là aussi il faut parler. Maudit docteur Freud et maudite sa postérité.

Je ne parle pas bien sûr des mots que dans l'amour un homme d'esprit peut dire à l'oreille de sa compagne et qui ne dépassent pas l'enceinte sacrée de la chambre à coucher. La chair doit demeurer silencieuse et ne parler qu'à la chair. L'obscénité n'est pas dans les graffitis des collégiens qu'on voyait autrefois sur les murs et qui étonnamment en ont disparu ; l'obscénité est avec le discours du sexologue qui nomme à

froid, avec ses mots à lui, ce qui se fait à chaud. A côté de ce discours technique, pédagogique et thérapeutique, Gilles de Rais et le Marquis de Sade sont des océans de pureté, des forêts d'innocence et de sauvagerie.

Et que dire du silence de nos campagnes ? Il s'est enfui si loin de nous, effarouché par le bruit des moteurs, chassé par les orgues humaines, si loin que nous n'avons plus de mots, plus d'appâts, plus d'aimants pour le rappeler à nous. Où est le temps où Racine pouvait écrire à Boileau : « Quand je parle de Paris, j'y comprends les beaux paysages d'alentour, car les Muses en sortent de temps en temps pour prendre l'air de la campagne. » Elles habitaient encore le Valois et le Parisis quand Nerval y rencontrait Sylvie et Adrienne.

Pour faire signe au silence et le persuader, il ne nous reste plus que le bruit qui l'épouvante. Car l'habitude s'est perdue de rester chez soi, de ne pas bouger, d'attendre. Le bruit et la rumeur ont eu raison de la concentration d'esprit. Les hommes ne réfléchissent plus, n'aiment plus, n'admirent plus. Ils bâillent passivement, ils ruminent, ils courent « moutonnièrement » aux quatre coins d'un monde rétréci aux dimensions d'un village, dans des avions qui zèbrent le ciel et le polluent. Et même quand ils appellent encore, ils font du bruit. Et quand ils se taisent, ils ont le bruit de leurs radios, de leur portable, de leurs écouteurs dans les oreilles. Ah ! pour être reliés, pour être informés, ils le sont, mais pour être vidés de leur âme et d'eux-mêmes, ils le sont aussi. Car on ne peut remplir que du vide.

Si encore nous étions éloquents, si nos bavardages étaient spirituels ! La plupart des hommes placent la parole au-dessus du silence. Ils boudent la réserve, parce qu'ils ne veulent pas avoir l'air de ne pas être au courant. Où est le

café où les clients peuvent encore s'entendre parler sans un bruit de radio ? Le bruit se nomme aujourd'hui : information, actualité, journalisme, car le bruit n'est pas seulement dans les paroles dites, il est aussi dans les paroles écrites. Le silence est une arme et peut-être la plus efficace de toutes. Taisons-nous devant des journalistes qui seraient tentés de nous interroger. Ne répondons qu'à nos confesseurs et à nos supérieurs. Apprenons à tenir notre langue sans nous trahir et sans trahir personne. Car le silence a encore ceci d'excellent qu'il donne le goût de travailler.

Mais avides de thésauriser, de mettre du bruit en conserve, comme ils font pour l'argent à la banque, les hommes ont bourré de bacchanales d'échos et d'insipides propos ces coffres-forts d'informations qu'on appelle les médias, mettant le mensonge à la portée de toutes les oreilles. Ils ont assommé de thèses, de vers, d'opinions leurs familles, leurs amis, leurs adversaires. Ils ont joué aux renseignés. Qu'ils se taisent pendant un siècle, qu'ils arrêtent leur pollution sonore et ils redeviendront peut-être humains.

La voix de Dieu

Mais ce qui fait peut-être encore le plus de bruit en nous, c'est ce Moi, cette chose luciférienne que Fénelon voulait tuer à doses homéopathiques, car il renaît sans cesse, le flux infini de paroles et de pensées de ce Moi qui a pris la parole en 1789 en tuant le silence dans lequel Dieu nous parlait.

Comme le bruit se marie avec la vitesse, le silence marche avec la lenteur. Le silence n'est donné qu'à l'homme. Dans la nature tout parle, même les poissons dont les ultrasons nous révèlent l'universel babil. Quand les hom-

mes parlent, Dieu se tait. Ne confondons pas la voix de Dieu avec celle du monde ou avec la nôtre.

Le silence de Dieu peut s'entendre de deux manières : selon qu'on est tenté par le mysticisme et la théologie négative et qu'on cherche à définir Dieu par ce qu'il n'est pas, allant jusqu'à l'identifier au non-être, son contraire, ou qu'on en souffre et que de ce silence on infère une absence et une non-existence. Satan lui aussi se tait, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre dans l'ombre son œuvre de destruction.

Pour nous, ne nous évaporons pas en paroles et écoutons Dieu qui parle par la bouche de ceux qu'il nous donne pour nous conduire. Tout doit se réduire à un silence intérieur qui règlera notre conduite extérieure et retranchera tous les discours superflus. Car si nous n'amortissons pas sans cesse la vivacité de nos imaginations par le recueillement, jamais nous ne serons en état d'écouter Dieu et d'agir paisiblement par l'esprit de sa grâce. La nature empressée préviendra toujours par ses saillies tous les mouvements de Dieu qui doivent être attendus et tous ses mots qui doivent être entendus.

Le silence fait la présence de Dieu, il humilie notre esprit et nous détache peu à peu du monde en faisant dans notre cœur un vide et une solitude que Dieu viendra habiter. Enfin, il nous épargnera beaucoup de paroles rudes et hautaines et supprimera un grand nombre de railleries et de jugements précipités et dangereux sur le prochain.

Ainsi, étant partis des milords rogues et taciturnes du début de notre article, après avoir traversé indemne la phraseologie révolutionnaire, nous sommes arrivés d'un cœur contrit au pied de nos autels, dans un monde qui n'est plus que bruit.

G. J.

Cent ans de scoutisme

L'innovation éducative est-elle toujours présente ?

●●● **Richard Amalvy**, Genève

Directeur de la Communication au Bureau mondial du scoutisme

En juillet 1907, Baden-Powell emmena des garçons sur l'île de Brownsea, posant les pierres d'un mouvement de jeunesse qui allait marquer le monde. Cent ans plus tard, le scoutisme continue à s'adapter aux réalités du temps, tout en essayant de préserver l'intuition originale de son fondateur : le changement social par l'éducation à la paix et à la fraternité.

Le scoutisme est *un mouvement* par nature. C'est ainsi qu'il s'est diffusé du Royaume-Uni aux territoires de l'empire britannique, par des garçons conquis par l'invitation à l'exploration lancée par le général Baden-Powell, retraité de 50 ans. Ce dernier transposa dans le cadre civil une méthode d'implication et de responsabilisation des adolescents, peaufinée par son expérience d'officier en contact avec les recrues.

Ancien secrétaire général du scoutisme mondial, Laszlo Nagy écrit : « Son fondateur ne voulait créer ni une école, ni breveter une méthode et encore moins considérer ses écrits comme des textes révélés sur lesquels se pencheront plus tard des chefs sans imagination qui n'ont certainement pas tout à fait assimilé l'enseignement de Baden-Powell ni compris son esprit pratique et pragmatique, sa tolérance, son libéralisme, son bon sens et son humour profond, qualités qui étaient pourtant les composantes essentielles de son caractère... L'antidogmatisme et l'universalisme nous apparaissent comme les traits fondamentaux de son génie, bien que certains de ses successeurs considèrent, dans leur for intérieur, cet universalisme comme une regrettable faiblesse du scoutisme

primitif, car apparemment c'est cet universalisme, cette polyvalence qui sera plus tard l'occasion de divergences et de dissidences. »¹ Il est vrai que les chefs et les jeunes *scoutent* selon leurs préférences : traditionnelles et paramilitaires pour rester fidèles au général Baden-Powell, progressistes et sociales pour respecter le vœu du général converti à la paix.

La mission de paix

Il y a trois périodes dans la vie du fondateur : une période d'exploration du monde, qui va de son enfance jusqu'à son retour de la guerre des Boers (1857-1901) ; une période de fondation, qui passe par l'observation des maux de la société britannique et l'expérimentation (1902-1920) ; enfin une période de mission, qui va de l'après-guerre jusqu'à sa mort.

Revenu en Grande-Bretagne couvert de gloire à Makefing, il est tarauté par la défaillance du système éducatif de l'Etat.

1 • **Laszlo Nagy**, in *250 millions de scouts*, Favre, Genève 1984. Secrétaire général de 1968 à 1988.

Il a une idée ; il décide de tester une méthode qu'il invente au fil des jours lors d'un premier camp scout sur l'île de Brownsea, en juillet-août 1907, où il invite une vingtaine d'adolescents de tous milieux. Durant ce camp expérimental, il prend des notes pour relever les activités et les réactions des jeunes. En 1908, avec le soutien de l'éditeur Pearson, il publie en épisodes et en kiosque des feuillets qu'il compilera dans le livre culte *Eclaireurs*.² La grande aventure commence.

Baden-Powell est un converti à la paix. Lorsqu'il réunit 6000 scouts du monde entier à l'Olympia Hall de Londres, fin juillet 1920, il veut « faire connaître plus largement à l'étranger [les] idéaux et [les] méthodes [du scoutisme], pour promouvoir l'esprit de fraternité parmi la génération montante dans le monde entier, créant ainsi l'état d'esprit nécessaire pour que la ligue des nations soit une force vivante... »³ Les garçons l'acclament comme chef scout du monde.

Deux ans plus tard, il se rend à Genève pour prononcer un discours qui définit la mission de paix qu'il assigne doré-

navant au scoutisme.⁴ Il arrive de Paris où il a assisté quelques jours plus tôt à la fondation de l'Organisation mondiale du mouvement scout, dans l'enceinte de l'Université de la Sorbonne. De son propre aveu : « La confiance et l'espérance suscitées à Paris furent renforcées à Genève la semaine suivante, à l'occasion du Congrès international sur l'éducation morale. Ici, j'ai fait la suggestion que les nations civilisées pourraient bien trouver un équivalent moral à la guerre, en accoutumant la jeunesse des deux sexes et de tous les pays à envisager les autres nations du point de vue pacifique, sans toutefois cesser d'admirer et de pratiquer les autres vertus civiques, à l'exception des vertus et pratiques militaires. »⁵ Les héritiers qui axent la pratique scout sur des activités paramilitaires en sont pour leurs frais : le scoutisme est bien une école de civisme et de paix.

Il a aussi partie liée à la démocratie. Si le scoutisme est planétaire (il est présent dans environ 215 pays et territoires),⁶ il reste néanmoins interdit dans quelques pays⁷ où on lui préfère une jeunesse embrigadée dans les sections pour jeunes des partis uniques. Cette tendance à interdire le mouvement scout, que la plupart des régimes totalitaires ont utilisée, montre le lien entre scoutisme et démocratie. Il aura fallu attendre par exemple l'effondrement du mur de Berlin pour qu'il renaisse dans les pays de l'ancien bloc soviétique, et c'est depuis la chute de Saddam Hussein qu'il réintègre progressivement l'Irak.

Multiculturalisme

Véritable éponge sociologique, le scoutisme reflète les réalités socioculturelles avec une acuité étonnante, qui lui confère la capacité d'agir au niveau le

- 2 • Sous le titre original *Scouting for Boys*. L'édition française, traduite par Pierre Bovet, a été publiée par Delachaux & Niestlé, Lausanne/Paris.
- 3 • **Henry Collins, Fred Hurl et Rex Hazlewood**, *B.-P.'s Scouts : an official history of the Boy-Scouts*. Association, Londres 1961.
- 4 • **Baden-Powell**, « L'Education par l'amour au lieu de l'éducation par la crainte », in *Jamboree*, le journal scout universel, Bureau mondial du scoutisme, janvier 1923. Publié dans les rapports et mémoires du troisième Congrès international d'éducation morale, Delachaux & Niestlé, août 1922.
- 5 • **Baden-Powell**, « La conférence internationale », in *Jamboree*, le journal scout universel, Bureau mondial du scoutisme, octobre 1922.
- 6 • La notion de territoires permet, par exemple, une présence dans des territoires autonomes comme ceux gérés par l'Autorité palestinienne.
- 7 • A cette date : République populaire de Chine, Corée du Nord, Cuba, Laos, Myanmar.

anniversaire

plus local. C'est parce qu'il est multiculturel, respectueux des cultures et des identités, parce qu'il fonde son action dans le cadre d'un développement communautaire endogène, que le scoutisme est une force sociale, capable de faire émerger des leaders communautaires. On trouve au Jamboree mondial, le rassemblement quadriennal des adolescents du mouvement, toute la géographie du monde, presque toutes les langues et presque toutes les religions.

A la question « En quoi la religion entre dans le scoutisme ? », Baden-Powell répondit : « Elle n'y entre pas du tout. Elle est déjà là. Elle est le facteur fondamental, sous-jacent, du scoutisme et du guidisme. »⁸ Pour le scout, il est important de donner un sens à sa vie. Le « devoir envers Dieu », qui est l'un des trois devoirs du scoutisme, est traduit comme

Couverture de
la revue des scouts
de France, 1947



une recherche de signification transcendante et non comme l'imposition de croyances et de pratiques par telle ou telle religion. Car le scoutisme est pluriconfessionnel et s'est ouvert au dialogue interreligieux, face à la montée des fondamentalismes, pour poursuivre son action d'éducation à la paix.

En Europe, l'opinion publique pense que le scoutisme est chrétien ou tout simplement catholique. Les effectifs mondiaux montrent pourtant qu'un gros tiers des scouts se trouvent dans des pays à majorité musulmane et qu'un autre gros tiers pratique les spiritualités et religions des pays d'Asie. Les chrétiens sont donc minoritaires. Il est intéressant toutefois de mesurer l'impact du scoutisme catholique.

On ne peut le faire sans se référer à la personnalité historique de Jacques Sevin,⁹ jésuite, co-fondateur des Scouts de France. Confronté au refus du Vatican d'accorder la pratique du scoutisme aux jeunes catholiques, Sevin, qui avait suivi les cours de Baden-Powell à Gilwell, décortiqua dans un ouvrage plaidoyer intitulé *Le scoutisme*,¹⁰ les fondements du mouvement, accusé d'être protestant et même peut-être franc-maçon. Il donna une coloration catholique sociale à la pensée du fondateur. Baden-Powell dira de lui : « Il a fait la meilleure réalisation de ma propre pensée. »

8 • **Baden-Powell**, *Discours à la conférence des commissaires scouts et guides*, 2 juillet 1926.

9 • **Mère Madeleine Bourcereau**, *Jacques Sevin, fondateur et mystique*, Salvator, Paris 2007.

10 • **Père Jacques Sevin**, Commissaire général des Scouts de France, *Le Scoutisme, études documentaires et applications*, Action populaire, Paris 1922. Réédition par les Presses d'Île-de-France, Paris, août 1999.

Secrétaire de l'Office international des scouts catholiques, Sevin sera suivi dans son adaptation par la plupart des mouvements scouts catholiques du monde. Il aura ainsi offert non seulement la célèbre prière scoute,¹¹ mais surtout une vision catholique du scoutisme mondial, une sorte d'acclimatation de la doctrine sociale de l'Eglise par la pratique scoute. Finalement, le pape reconnaîtra en 1930 le scoutisme comme « fer de lance de l'action catholique ».

Organisation

La constitution définit ce caractère non partisan et multiconfessionnel du mouvement, ouvert à tous sans distinction d'origine, de conditions sociales et de croyance, conformément aux buts, principes et méthodes conçus par son fondateur.

Ainsi l'Organisation mondiale du mouvement scout (OMMS) est une ONG internationale sans but lucratif. Elle opère par l'intermédiaire d'un réseau de groupes locaux, soutenus par des organisations scouts nationales, qui doivent être reconnues par l'OMMS avant d'en devenir membre. Le siège de l'OMMS est à Genève. Elle jouit du statut consultatif auprès du Conseil économique et social des Nations Unies depuis 1947.

Des raisons historiques sont à l'origine de la création de l'Association mondiale des guides et éclaireuses (AMGE) dont

le siège est à Londres. Au commencement, et pour des raisons socio-éducatives, les filles et les garçons étaient séparés dans le scoutisme comme ils l'étaient à l'école. Le guidisme, branche féminine, a été inventé dès 1910 comme une adaptation pour les filles. Puis le mouvement scout s'est ouvert aux filles dans beaucoup d'organisations nationales, suivant l'évolution des mentalités et de la société, et en adoptant la co-éducation, voire la mixité.

On peut donc aujourd'hui être garçon ou fille chez les scouts, mais on ne peut qu'être fille chez les guides. Il y a quelques exceptions, comme en Suisse : il existe des organisations nationales, mixtes dans leur pratique éducative, dont les garçons sont scouts et les filles sont guides. La question d'un rapprochement plus abouti entre les deux organisations est ouverte.

L'analyse des effectifs montre qu'ils fluctuent selon la compréhension ou non du rôle social du scoutisme. Là où il démontre son utilité sociale, il progresse. Dans les pays en voie de développement, le scoutisme est reconnu parce qu'il répond à une urgence sociale et humanitaire. Ici, l'enjeu du développement et de la croissance ne souffre ni du manque de membres ni du manque de projets, mais de l'insuffisance des moyens.

Dans les pays industrialisés, le mouvement scout est confronté au déclin des adhésions par la concurrence d'autres propositions faites à la jeunesse. Il n'a pas toujours su renouveler ses activités d'une manière attrayante. On trouve moins facilement des adultes qui veulent s'engager. Un problème quand on sait que le scoutisme est un mouvement éducatif pour les jeunes accompagnés par des adultes volontaires.¹²

11 • Texte inspiré d'une prière de saint Ignace de Loyola : « Seigneur Jésus, apprenez-nous à être généreux, à vous servir comme vous le méritez, à donner sans compter, à combattre sans soucis des blessures, à travailler sans chercher le repos, à nous dépenser sans attendre d'autre récompense que celle de savoir que nous faisons votre sainte volonté. » (n.d.l.r.)

12 • Pour Baden-Powell, le chef scout n'est pas un officier, c'est un grand frère.

Depuis sa dernière conférence mondiale en septembre 2005, sous l'impulsion d'Eduardo Missoni, nouveau secrétaire général, l'organisation a lancé une révision de sa gouvernance, une évaluation de sa stratégie globale et une nouvelle stratégie de communication. Mais la politique et le marketing ne seront pas suffisants pour endiguer les pertes d'effectifs dans les pays industrialisés. Pour cette raison, le mouvement doit s'atteler à une refonte des programmes éducatifs et des formations d'adultes pour rester crédible et attractif. Le défi est d'atteindre plus de jeunes et de futurs cadres, et de les garder suffisamment longtemps pour qu'ils acquièrent les compétences qui feront d'eux des citoyens actifs dans leurs communautés.

Au cœur, l'éducation

En terme de marketing, la cause défendue par les scouts doit apparaître clairement. A quoi sert le scoutisme ? A « créer un monde meilleur », proclame la vision de l'organisation, s'alignant ainsi sur le dernier message du fondateur. En 2002, dans son dernier discours de secrétaire général, Jacques Moreillon appelait à « la responsabilité globale d'un mouvement global dans un monde global »¹³. La publication en octobre 2006 du premier *Rapport du scoutisme mondial* visait à répondre à cette question et à ouvrir le débat.¹⁴

Initiateur du rapport, Eduardo Missoni a proposé « que les jeunes soient partie prenante de la réponse à donner ». Sans la capacité de répondre à cette question, ni les scouts ni les non scouts ne pourront comprendre la mission du mouvement.

A en croire les débats de couloirs qui agitent les conférences internationales du mouvement, il y a deux écoles : une, anglo-saxonne, qui prônerait la citoyenneté tout autant que l'aventure, et l'autre, latine, qui pencherait surtout pour l'engagement social (Sevin y est pour quelque chose). En vérité, ces deux écoles sont d'inspiration chrétienne et occidentale et se rejoignent sur l'essentiel : l'impact social du scoutisme.

La véritable césure est plutôt entre les tenants d'une lecture étriquée et autoritaire, et ceux qui positionnent le mouvement comme une force sociale dont la mission est « d'éduquer les jeunes à jouer un rôle actif dans la société ».

Les héritiers de Baden-Powell doivent donc accomplir un double travail de « refondation » et de réforme. La « refondation » passe par la réappropriation critique de l'histoire, pour trouver une fidélité à leur héritage. Et il y a une étape de réforme déjà lancée. Un scoutisme qui ne comprend pas les besoins et les nécessités de la jeunesse, qui ne vit pas au sein de la société, qui se transforme en ordre ou en armée plutôt qu'en mouvement, est un scoutisme qui perd son essence : l'innovation éducative et sociale.¹⁵

R. A.

13 • Rapport à la Conférence mondiale de Thessalonique, juillet 2002. Jacques Moreillon a été secrétaire général de 1988 à 2004. Il est par ailleurs membre du Comité international de la Croix-Rouge.

14 • *La jeunesse, force de développement*, Rapport du scoutisme mondial, octobre 2006. www.scout.org.

15 • En novembre 2007, un congrès mondial sur l'éducation se tiendra à Genève, organisé par l'OMMS.

L'expérience des Exercices spirituels

Le livret des Exercices spirituels d'Ignace de Loyola a déjà suscité maints commentaires. L'ouvrage d'Adrien Demoustier, jésuite et professeur émérite de l'histoire de la spiritualité à la Faculté de théologie du Centre Sèvres, est aussi un instrument de travail. A ce titre, il restera un maître livre qui fera date. Son originalité consiste à suivre méthodiquement, paragraphe après paragraphe, le texte des Exercices, pour rendre attentif à l'expérience qu'il veut susciter.

Fruit d'une connaissance approfondie du livret et d'une longue pratique d'accompagnement, cette œuvre donne, pour celui qui a fait les Exercices, une meilleure compréhension de la grâce qui lui a été communiquée, celle de la naissance à sa propre liberté, devenue pleinement attentive aux motions divines, pour s'orienter dans le quotidien des jours par l'union aimante au Christ. Le livre d'A. Demoustier permet de *reconnaître* ce qui a été *reçu* en *nommant* l'itinéraire mystique que déploie le livret des Exercices spirituels. A la lecture de cet ouvrage, le lecteur se surprendra à redécouvrir certains aspects de son propre chemin spirituel, ainsi que l'expérience fondatrice qui lui a donné sens et mission.

Fruit réfléchi d'une vie d'enseignement de la spiritualité et de la longue pratique des Exercices spirituels, cet ouvrage conjoint, grâce aux connaissances historiques et psychanalytiques de l'auteur, une analyse rigoureuse et des conseils avisés pour celui qui donne les exercices. Il est en ce sens un commentaire précis et actualisé, fidèle à l'intention

d'Ignace. Il est aussi un instrument de travail précieux pour l'accompagnateur qui pourra s'y reporter pour comprendre le sens ignacien de telle ou telle notion du livret : ainsi, par exemple, de la différence entre méditation et contemplation, du rôle de la répétition et de l'application des sens ou encore de l'aspect central du colloque.

Le lecteur découvrira aussi au fil des pages combien cet itinéraire vise l'unification de l'homme, indissociable de son chemin d'union à Dieu. Il comprendra mieux la place et l'importance données aux méditations ignaciennes, telles celles du règne, des deux étendards ou encore des trois binaires, pour faire une saine élection.

Cet ouvrage est également à recommander à ceux qui réfléchissent aux rapports entre la psychanalyse et la spiritualité. Il montre combien les Exercices non seulement respectent, mais encore affinent les grandes structures anthropologiques de l'homme. « *L'homme reçoit d'être Dieu en acceptant de lui, avec le temps, de se laisser humaniser comme homme véritable en Jésus-Christ, en s'incorporant au Christ vrai homme parce que vrai Dieu. L'homme ne devient pas Dieu, il reçoit de l'être en devenant vraiment homme dans le Christ* » (p. 486).

Seul Dieu peut ainsi s'unir à l'homme, non dans la fusion et l'abolition de toute singularité, mais dans l'accomplissement de l'unicité de chacun, grâce à la relation d'amour du Créateur et Sauveur.

Luc Ruedin s.j.

Adrien Demoustier
Les Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola. Lecture et pratique d'un texte
Facultés jésuites de Paris, Paris 2006, 522 p.

Méditation sur Jésus

**Joseph Ratzinger
(Benoît XVI)**

*Jésus de Nazareth
I. Du baptême dans le
Jourdain à la
Transfiguration*
Flammarion, Paris
2007, 428 p.

Que l'on ne s'y trompe pas : ce livre n'est ni un travail de bibliste ni un traité dogmatique. Et ce n'est certes pas la moindre innovation que de voir l'ouvrage d'un pape signé de son nom civil ! Joseph Ratzinger l'avoue dans son introduction : « Ce livre n'est en aucune manière un acte du magistère, mais uniquement l'expression de ma quête personnelle de la "face du Seigneur". Aussi chacun est-il libre de me contredire. »

L'auteur se veut personnel, son témoignage est touchant de sincérité. C'est l'élan d'un homme qui aime Jésus, qui réagit parfois violemment aux écrits de certains auteurs du passé qui amputent l'histoire ou les textes ; c'est la sollicitude du pasteur qui veut rendre aux lecteurs l'accès à l'essentiel : Jésus n'est pas un mythe, mais un être de chair et de sang réellement présent dans l'histoire, et dont l'influence et la crucifixion ne s'expliquent que par ce qui s'est passé de mystérieux, voire d'inacceptable selon certains, durant sa vie publique. Le thème le plus profond de la prédication de Jésus, son propre mystère, est le mystère de son union au Père.

Ratzinger emploie certes les acquis de la recherche exégétique de ces dernières décennies. Sa bibliographie - hélas ! surtout composée d'auteurs allemands des années '80 et très sélective, certaines absences sont significatives - montre qu'il s'appuie sur des valeurs sûres pour argumenter. Mais il en profite pour égratigner au passage la méthode historico-critique qu'il accuse d'envahir tout le champ de la réflexion biblique et de détruire l'objet de son étude en le frag-

mentant. Il accueille l'Écriture dans sa totalité et son unité, révélée pour le peuple de Dieu qui admet par là qu'il se reçoit de Dieu.

Le Jésus de Ratzinger est la nouvelle Torah. Sa relation unique au Père appelle une réponse radicale de la part de ses disciples. La personnalité de Jésus devient ainsi cohérente sur le plan historique et sur le plan du mystère de la foi, et tout ce que l'on prend pour des contradictions, dans le N.T., se résout si on le regarde sous cet angle de vue. Il est assez original que Ratzinger ne s'en remette pas à l'enseignement du magistère de l'Église, ni à la science historique, ni à la psychologie humaine. Il part du donné néotestamentaire, transmis par des rédacteurs objectivement certains de ce qu'ils relataient, puis reçu comme un tout par les générations chrétiennes. Et il explique pourquoi il peut et veut faire confiance à ce donné, prendre au sérieux le récit des disciples, comprendre en quoi l'évènement Jésus est révolutionnaire.

Qu'on me permette donc à mon tour d'être personnel. J'ai ouvert ce livre parce je devais me tenir au courant. J'ai pris ensuite plaisir à y découvrir un frère dans la foi qui se livre et nous livre une belle méditation sur Jésus. Je le referme en me réjouissant de la publication prochaine du 2^e tome, où l'auteur abordera l'enfance de Jésus, sa passion, sa mort et la Résurrection.

Jean-Bernard Livio s.j.

■ Religions

Raimundo Panikkar**Le silence du Bouddha***Une introduction à l'athéisme religieux*
Actes Sud, Paris 2006, 480 p.

« Le Bouddha n'a pas affirmé Dieu et il ne l'a pas non plus nié [...] Il refusa de se laisser entraîner dans des disputes philosophiques et théologiques [...] Seule la libération de la souffrance lui importait. Il demandait à l'homme de comprendre simplement l'impermanence de tout ce qui existe, y compris lui-même et de ne s'appuyer sur aucune "réponse". »

Le bouddhisme est-il une religion athée ? Peut-on dire que l'athéisme moderne est une nouvelle religion ? Le monothéisme est-il essentiel au christianisme ? Voilà les questions que le théologien indien pose au sujet de la sagesse du Bouddha qui transcende toujours les distinctions entre athées et croyants. Avec brio et profondeur, l'auteur tire un fil conducteur capable de nous guider à travers le bouddhisme, le christianisme et l'athéisme. C'est de la conscience profonde de l'homme contemporain qu'il s'agit. « Le problème de Dieu, la question de l'Absolu, du Néant ou simplement du sens de la vie, sont une préoccupation universelle et, de plus, personnelle et intime. »

Après avoir posé le problème et les diverses opinions sur le bouddhisme (cynisme, nihilisme, agnosticisme, pragmatisme, « problématisme », dialectique, apophatisme) et décrit le message du Bouddha (les quatre nobles vérités, le nirvana, le non-*atman* ou non-soi, l'impermanence), le théologien évoque l'herméneutique : la mutation de la conscience au siècle du Bouddha et au nôtre, et l'apophatisme ontologique. La troisième partie aborde le silence du Bouddha.

Nous avons là une somme de recherches et de lectures (75 pages de notes !) qui font de ce livre un outil de réflexion hors pair et une excellente analyse du bouddhisme à travers les textes essentiels.

Marie-Thérèse Bouchardy

Michel Remaud**L'Eglise au pied du mur***Juifs et chrétiens, du mépris à la reconnaissance*
Bayard, Paris 2007, 100 p.

Les relations entre l'Eglise et la Synagogue ont toujours été particulièrement mouvementées : une suite ininterrompue d'amours contrariées, allant jusqu'au rejet, voire au mépris. Certes, depuis Vatican II, le discours tenu par l'Eglise catholique a radicalement changé, mais cela ne saurait effacer les zones d'ombres et d'incompréhension dans le cœur des protagonistes. Encore faut-il lire et relire attentivement les déclarations et les signes qui font retentir un ton nouveau dans l'enseignement officiel, et accepter de reconnaître que cet enseignement fut trop longtemps malveillant vis-à-vis des juifs.

Michel Remaud dirige à Jérusalem l'Institut chrétien d'études juives. Docteur en théologie et hébraïsant, il est au cœur du débat de par sa présence dans la Ville sainte depuis de nombreuses années. Or, loin de s'enfermer dans un discours officiel, il met à plat dans ce petit opuscule les textes, les commentaires, les enseignements de la catéchèse et les signes donnés par l'Eglise catholique depuis Vatican II et tout spécialement sous les pontificats de Jean Paul II et de Benoît XVI.

Après des siècles d'éloignement, dont il brosse un tableau rapide et bien utile pour se remettre les idées en place, il éclaire les positions actuelles et reprend dans une lecture simple, mais combien pertinente, les déclarations de Vatican II face aux juifs, y compris le silence de ces décrets face à la Shoah.

L'auteur n'évite aucune question, même les plus gênantes, pour tirer un bilan, 45 ans plus tard, sur ce qui a été écrit et dit alors, et sur la manière dont le message a été reçu, ignoré ou tout simplement pas pris au sérieux depuis. Et puis, il y a aussi ces gestes qui obligent tout à la fois le catholique à revoir sa copie et le juif à apprendre à décoder pour sortir de leurs peurs respectives : que l'on se souvienne simplement du message de Jean Paul II devant le mur des lamentations à Jérusalem. « Qu'est-ce qu'on veut de plus ? », écrivait alors Elie Wiesel. Et Remaud de reprendre la balle au bond en proposant toute une série de pistes pour poursuivre le dialogue.

Un petit livre à recommander à tous ceux que les relations judéo-chrétiennes intéressent, une lecture indispensable pour comprendre ce que dit aujourd'hui l'Eglise sur ses origines juives.

Jean-Bernard Livio

■ Témoignages

René Claude Baud ***Ce qui remonte de l'ombre***

Itinéraire d'un soignant
Christus/Bayard, Paris 2006, 164 p.

Il n'est d'itinéraire croyant qui sait la valeur de la vie, que celui qui accepte d'affronter l'abîme de la souffrance et de la mort. Il peut être donné à cet itinéraire de remonter de l'ombre pour éclairer d'un jour nouveau l'existence. C'est cet *itinéraire d'un soignant* en soins palliatifs, chemin vulnérable et nimbé d'espérance face à la souffrance, que nous confie l'auteur dans cet ouvrage remarquable d'intelligence.

Si singulière et si vraie, si ajustée parce que délogée de tout savoir et de tout pouvoir, sa parole trace au fil des pages l'expérience fondamentale que fait celui qui accepte l'épreuve. Un espace se découvre alors à celui qui va ce chemin. Inaugural, il ouvre des champs relationnels féconds à la rencontre : ne pas réduire le soin à une technique, renoncer à l'idéal du soignant tout-puissant, exister par soi-même, apprendre la langue du corps, cultiver le regard intérieur, etc. En cet espace, la vie envers et contre tout s'atteste.

« Ce à quoi je tenais le plus m'a été enlevé, et ce jour-là, j'ai commencé à vivre », témoigne R. C. Baud. La gratitude et un ton audible, aussi bien au croyant qu'à l'incroyant, traversent ces pages. Le lecteur ne pourra qu'être reconnaissant devant cette immense aventure humaine et spirituelle qui lui est proposée.

Luc Ruedin

Jean-Claude Guillebaud ***Comment je suis redevenu chrétien***

Albin Michel, Paris 2007, 184 p.

Alors que l'on évoque souvent le recul de la pratique religieuse, voilà un livre qui sonne comme un réveil raisonné de la foi. Jean-Claude Guillebaud, ancien grand reporter,

explique comment il a redécouvert comme une évidence, la pertinence du message évangélique. Dans ce livre, son retour vers la foi ne correspond à aucune nostalgie, aucune épreuve personnelle, aucun désarroi existentiel. Cet écrit pourrait bien être révélateur de ce phénomène, celui d'un retour à un christianisme réconcilié avec notre époque.

Au départ de son retour vers la foi, il y a ce constat que les « valeurs » qui font consensus dans notre société viennent du christianisme. Prenons l'individualisme. L'auteur montre comment l'idée de la primauté de la personne sur le groupe ne se trouve ni chez les Grecs ni dans l'islam.

La seconde étape de son cheminement a été de redécouvrir à quel point l'Évangile a été de la « nitroglycérine trop longtemps enrobée de sucre ». Le christianisme n'est pas une religion parmi d'autres. Il y a un avant et un après dans l'histoire de l'humanité. « Nietzsche l'avait bien compris, explique-t-il. La subversion biblique, c'est la défense du faible, de la victime à laquelle Dieu s'est identifié, là où les civilisations antiques magnifiaient la force. Aujourd'hui, le problème du christianisme est donc moins un problème de contenu, de pertinence, que de langage. » J.-Cl. Guillebaud ne cesse de le dire au fil de ces pages : les croyants doivent redécouvrir ce trésor de la foi, pour eux d'abord, puis pour le partager avec les autres qui, sans doute, n'attendent que cela.

François Le Roux

Maud Mabillard ***La fleur rouge***

Natacha Klimova et les maximalistes russes
Noir sur Blanc, Lausanne 2007, 304 p.

Tout d'abord, compliments et remerciements à cette jeune écrivain suisse qui nous offre, outre une fresque extraordinaire de la Russie tsariste après l'abolition du servage jusqu'à la grande révolution de 1917, un survol de ce qui s'en suivit...

C'est à partir d'une lettre écrite de prison par une jeune fille de vingt ans, pleine d'idéal et de foi en l'humanité, membre d'un mouvement révolutionnaire, celui des « maximalistes », arrêtée puis condamnée à mort à la suite d'un attentat dont elle a été, avec son ami, la cheville ouvrière, que l'auteur se met en route pour exhumer du passé sa trajec-

toire hors du commun. La dite jeune fille parviendra à s'échapper de prison avec douze autres prisonnières « politiques » et sa fuite, via la Sibérie et le Japon, la conduira en France où elle rejoindra les exilés russes qui tentent vainement de reconstituer des cellules révolutionnaires.

Cette longue « épopée » de jeunes épris de vérité et de justice sociale, animés d'un grand amour pour leur terre natale, se lit avec passion. Certains éblouissements vous remplissent d'enthousiasme.

L'auteur, s'appuyant sur des informations précises, des rapports de police, des extraits de jugements, des lettres, des souvenirs, retrace avec talent une époque qui semble si proche et si lointaine. La figure tutélaire de Tolstoï est bien rendue et l'âme ardente de l'héroïne nous rejoint dans ce qu'elle a de ferveur, de foi en l'homme, de rêves et de poésie. On n'oubliera pas de si tôt cette *fleur rouge* qui ne pousse que sur les plus hauts sommets...

Marie-Luce Dayer

■ Spiritualité

Anselm Grün

Les dix commandements

Des chemins de liberté

Desclée de Brouwer, Paris 2007, 152 p.

A première vue, la page de garde réveille en moi des résonances plutôt effrayantes. « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn »... odeur de confessionnal, grondement de culpabilité, poids d'une morale qui condamne, image d'un Dieu sévère.

Rien de tout cela dans l'ouvrage d'Anselm Grün. Le sous-titre m'accroche et m'invite à revisiter ces *dix commandements* qui ont traversé les siècles et les cultures. Sous la plume du moine, ils sont présentés comme *des chemins de liberté*, des balises pour nos choix de vie, des repères salutaires pour la protection de l'espace privé nécessaire à toute vie sociale qui se veut respectueuse de la dignité de l'être humain. Dix paroles d'alliance à écouter dans le contexte biblique de leur origine, en corrélation avec le contexte de mondialisation actuelle. Alors se dessinent la trame d'un magnifique itinéraire de catéchèse d'adultes et de relecture d'expérience pour tout un chacun.

Ces Paroles posent le cadre qui favorise la confiance mutuelle, la convivialité, la cohé-

sion sociale. Et les bases de la non-violence. Relevant du droit naturel, et donc inscrites au plus profond de chaque être humain, elles sont mises en lumière dans leur dimension universelle et intemporelle. De quoi réfléchir, méditer, prier, partager et agir, en conformité avec ce désir de bonheur et de liberté authentique qui nous habite, désir de construire notre humanité future.

Style simple, clair, accessible à tous. L'auteur commente finement chacun des commandements en lien avec l'actualité, ouvrant ainsi des plages possibles de dialogues familial, social, interculturel et interreligieux, éthique et anthropologique. Le lecteur chemine pas à pas à la rencontre du Dieu inattendu, qui se révèle comme source unique de sagesse et de bonheur pour l'aujourd'hui de nos vies. A lire, méditer, partager avec d'autres comme du bon pain !

Marie-Bosco Berclaz

Alain Lerbret

Chants du Silence

Les Psaumes pour aujourd'hui

Labor et Fides, Genève 2006, 184 p.

Ce livre est un éblouissement, un enchantement, un « chemin d'aurore vers le printemps de l'âme ». Le Souffle qui l'habite est celui des Psaumes, relus à la lumière d'aujourd'hui, dans un langage poétique comme une sève qui féconde la prière. Le Feu brûle les mots jusqu'au silence, des mots d'amour, de supplication, d'espérance, de louange, sculptés par le langage, le silence et la prière. Une méditation, une médiation vers la profondeur d'une beauté invisible.

Marie-Thérèse Bouchardy

Pierre Lembeye

La main dans le chapeau

Pour en finir avec le mythe de l'individu

Buchet et Chastel, Paris 2007, 160 p.

La quatrième de couverture nous met en garde : « Ce récit ne s'enferme pas dans un soliloque douloureux mais nourrit une réflexion sur notre condition. » Pour être une réflexion, c'en est une ! Qui vous pousse au plus profond de vous-même, vous faisant toucher du doigt le désarroi total, la lucidité froide et cruelle et, au bout du compte, une

sorte de lueur qui naîtrait de l'échange que des êtres humains seraient capables de générer.

Ce récit est terrifiant... Le titre français ne dit rien car il est la traduction anglaise de *hand in cap* (handicap). Un jeune homme à qui tout souriait (situation sociale, vie aisée, amours) est victime d'un accident de voiture qui le laisse tétraplégique. La violence qu'il subit dans son corps, pendant les semaines qui suivent, est épouvantable, insoutenable et le lecteur a mille fois envie d'en fuir la description et l'analyse, pourtant menées avec grande finesse. Cependant, le rythme du récit est tel qu'il vous entraîne plus loin, toujours plus loin... jusqu'au bout. Si pour le lecteur il y a fin du voyage, il n'en demeure pas moins une imprégnation vive et éprouvante qui n'est pas près de disparaître, laissant dans son sillage de nombreuses questions. L'auteur a bien cerné l'entourage d'un grand accidenté et ses multiples réactions : bonne foi, encouragement stéréotypé sans écoute véritable, compassion lénifiante et infantilisante, mutisme, peur, oubli, fuite, mysticisme à bon marché, simulation...

Que faire ? Que dire pour bien faire ? Le récit offre une ouverture : celle du partage, de l'altérité, de l'accueil d'un entourage concerné, chaleureux et réactif. Accueil indispensable, précise l'auteur.

Marie-Luce Dayer

Isabelle et Bruno Eliat-Serck *Oser la relation*

Exister sans écraser

Fidélité/Chronique Sociale,
Namur/Lyon 2006, 128 p.

Cette approche pédagogique rendra service à ceux et celles qui, dans la vie familiale, les activités professionnelles, les réseaux associatifs, les paroisses, sont affrontés à de difficiles situations relationnelles. La clarté didactique de cet outil, voire sa simplicité apparente que d'aucuns dédaigneront, invite non pas à une démarche théorique sur la communication interpersonnelle, mais à des exercices pratiques dans le dessein d'humaniser des relations conflictuelles.

Cet ouvrage donne une occasion de réflexion, voire de méditation constructive, à partir d'exemples réalistes d'incompréhensions, de malentendus, de différends et grâce

à l'évocation de citations empruntées à la sagesse universelle. Dans le domaine de la violence et de la souffrance au quotidien, il y a beaucoup à apprendre pour ajuster au fil des jours les relations humaines.

Louis Christiaens

■ Questions de société

René Longet

Pourquoi manger local ?

Valoriser l'alimentation de proximité et les terroirs

Jouvence, Genève 2006, 128 p.

Fruits et légumes de saison

Consommer dans le respect des cycles

Jouvence, Genève 2006, 126 p.

Quel lien existe-il entre le « bien manger » et le développement durable ? Pas un mais de multiples : travail et terre, sélection génétique, consommation d'énergie, gestion des sols, bien-être, etc. « Santé personnelle et santé de la Terre vont de pair », affirme l'ONG suisse Equiterre. Son président René Longet le démontre dans deux petits livres didactiques, publiés dans une collection lancée en 2005 par les Editions Jouvence : *Savoir et agir pour ce siècle*.

S'inscrivant dans la ligne de cette collection (inciter chacun à plus de cohérence entre ses croyances et ses actions au quotidien), René Longet ne se contente pas de plaider en faveur d'une alimentation saine et conforme au développement durable. Il rappelle l'histoire de la production agricole, les dérives et prises de consciences actuelles, et propose des pistes concrètes (des recettes de cuisine même !) qui aideront le lecteur à adopter un comportement plus social et plus écologique.

A noter la sortie récente dans la même collection d'un troisième ouvrage de R. Longet, co-rédigé cette fois avec la journaliste Muriel Lardi, *L'habitat durable existe... nous l'avons rencontré !* (2007, 128 p.). Les auteurs s'attendent à un autre besoin vital : habiter. Avoir un toit décent, qui offre convivialité, identité personnelle et autonomie énergétique, c'est possible ! Ils le montrent à l'aide d'exemples concrets, axés sur la gestion de notre aménagement intérieur et plus largement de notre territoire.

Lucienne Bittar

Alexandre Jérôme, *Je crois à la résurrection de la chair*. Parole et Silence, Paris 2007, 272 p.

Barbarin Philippe, *Le Notre Père. Conférences de Carême à Fourvière*. Parole et Silence, Paris 2007, 184 p.

Baslez Marie-Françoise, *Les persécutions dans l'Antiquité. Victimes, héros, martyrs*. Fayard, Paris 2007, 418 p.

Berger Jacqueline, *Sortir de l'autisme. Essai*. Buchet-Chastel, Paris 2007, 246 p.

*****Col.**, *Chantons en Eglise. 250 chants pour la messe*. Bayard, Paris 2007, 240 p. [41030]

*****Col.**, *De la nécessité d'adopter l'esclavage en France*. Bayard, Paris 2007, 176 p. [41031]

*****Col.**, *Jean Sullivan, l'écriture insurgée*. Apogée, Rennes 2007, 272 p. [41070]

Cottias Myriam, *La question noire. Histoire d'une construction coloniale*. Bayard, Paris 2007, 128 p.

Dahdah Jean-Pierre, *Dictionnaire de l'œuvre de Khalil Gibran*. Dervy, Paris 2007, 368 p.

Delbrêl Madeleine, *Profession assistante sociale. Écrits professionnels, vol. 1 : textes publiés de son vivant*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2007, 410 p.

Draï Raphaël, *Abraham ou la recréation du monde*. Fayard, Paris 2007, 590 p.

Garnier Sylvie, *André Martinet. Un homme, une terre, une spiritualité. Récit*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2007, 216 p.

Hubaut Michel A., *Le pardon. Ses dimensions humaines et spirituelles*. Desclée de Brouwer, Paris 2007, 134 p.

John (Frère, de Taizé), *Je suis le Commencement et la Fin. Récits bibliques de création et visions de l'accomplissement*. Les Presses de Taizé, Taizé 2007, 192 p.

Jourdan Michel, Vigne Jacques, *Cheminer, contempler*. Albin Michel, Paris 2007, 154 p.

King Dean, *Les naufragés du Sahara*. Noir sur Blanc, Lausanne 2007, 400 p.

Leibowitz Yechayahou, *Les fondements du judaïsme. Causeries sur les « Pirqé Avot » (Aphorisme des Pères) et sur Maimonide*. Cerf, Paris 2007, 182 p.

Marguerat Daniel, *Les Actes des apôtres (1-12)*. Labor et Fides, Genève 2007, 446 p.

Mazzinghi Luca, *Histoire d'Israël. Des origines à la période romaine*. Lumen Vitae, Bruxelles 2007, 200 p.

Moingt Joseph, *Dieu qui vient à l'homme. De l'apparition à la naissance de Dieu. 2. Naissance*. Cerf, Paris 2007, pp. 469-1206.

Morerod Charles, *Tradition et unité des chrétiens. Le dogme comme condition de possibilité de l'œcuménisme*. Parole et Silence, Paris 2005, 248 p.

Paulet Bruno, *Mémoires des sables. En Haute-Asie sur la piste oubliée d'Ella Maillart et Peter Fleming*. Olizane, Genève 2007, 318 p.

Pfau Ruth, *Ma vie, une pure folie. Médecin, religieuse, battante*. Saint-Augustin, St-Maurice 2007, 252 p.

Reymond Bernard, *Le protestantisme et ses pasteurs. Une belle histoire bientôt finie ?* Labor et Fides, Genève 2007, 118 p.

Rigal Jean, *L'Eglise à l'épreuve de ce temps*. Cerf, Paris 2007, 150 p.

Römer Thomas, *La première histoire d'Israël. L'Ecole deutéronomiste à l'œuvre*. Labor et Fides, Genève 2007, 216 p.

Sullivan Jean, *Une lumière noire. Sur Beuve-Méry*. Arlea, Paris 1994, 160 p.

Veyne Paul, *Quand notre monde est devenu chrétien (312-394)*. Albin Michel, Paris 2007, 322 p.

Wilk Mariusz, *La Maison au bord de l'Oniégo*. Noir sur Blanc, Lausanne 2007, 240 p.

Winling Raymond, *La Bonne Nouvelle du salut en Jésus-Christ. Sotériologie du Nouveau Testament*. Essai de théologie biblique. Cerf, Paris 2007, 528 p.

Youzéfovitch Léonid, *Le Prince des vents. Une enquête d'Ivan Poutiline*. Noir sur Blanc, Lausanne 2007, 320 p.

Pollution

Elle marche à grandes enjambées, les traits figés, indifférente aux passants qui la regardent avec des yeux ronds. Elle porte une mappemonde dans les bras, avec précaution et tendresse, comme on porte un bébé. « Attention, crie-t-elle. Ne la touchez pas, ne lui faites pas de mal, elle est très fragile ! » Elle passe à côté de moi sans me voir et continue son chemin en direction de la place du Cirque.

Est-ce du cirque ? me demandé-je précieusement. Du théâtre de rue ? Une manifestation écolo ? Un happening de Greenpeace ? Ou alors, tout simplement, une personne un peu dérangée ? Mystère. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a raison. La belle boule bleue est très fragile. Imaginez qu'on la casse - on ferait quoi ? C'est la seule qu'on ait, et aucun extraterrestre ne nous prêtera jamais la sienne, il ne faut pas se faire d'illusion.

D'ailleurs, je suis sûre que notre réputation de pollueurs a d'ores et déjà dépassé largement les frontières du système solaire, si bien que les extraterrestres préfèrent faire de grands détours par Betelgeuse ou Altair plutôt que de naviguer dans nos parages. Avec tous les

détritus qui tournent autour du globe, genre satellites hors d'usage, vieux boulons, morceaux de navettes accidentées et autres, ils ont trop peur d'abîmer leurs vaisseaux spatiaux.

Et ils ont peur aussi de s'abîmer les oreilles, du fait de la pollution sonore. Plus sournoise, celle-là ! En effet, vue d'en haut, la belle boule bleue semble calme et tranquille. Mais dès qu'on descend, on est bien obligé de déchanter. A cause du boucan. Voilà pourquoi nul visiteur de l'espace n'atterrit jamais sur notre sol. Tous ceux qui s'en approchent sont aussitôt assourdis et se hâtent de décamper à la vitesse de la lumière.

Eh oui ! C'est un fait avéré : l'humanité est incroyablement tonitruante. Elle fait plus de bruit à elle seule que toutes les autres espèces réunies.

En bavardant, tout d'abord. C'est fou les hectolitres de salive que nous gaspillons, à longueur de temps, en papotages, causeries, cancans, potins et autres blablas, articulés dans les 6800 langues qui existent sur terre, et relayés par nos millions d'appareils de communication. A croire qu'on ne peut pas se passer d'ouvrir notre clapet. Pour communiquer, vraiment ? Ou plutôt pour éteindre l'angoisse qui guette l'homme dès qu'il se tait ? Non sans couper du même coup la parole à Dieu, qui ne parle qu'au fond du silence, comme chacun sait...

Et la musique ! Voilà une autre façon d'échapper au silence. On rentre du boulot et on branche la radio ou bien on met un CD. Mais on n'écoute pas vraiment le concerto de Mozart, pourtant si beau, ni la voix rauque de Joe Cocker. C'est juste un coussin de sons qu'on interpose entre le silence et soi, pour l'empêcher de nous toucher.

Et c'est ainsi qu'à terme, on devient des drogués du bruit. Parfaitement ! Pour s'en convaincre, il suffit d'aller passer une nuit dans un chalet de montagne, paisible, idyllique, à l'écart de tout, sans même un ruisseau pour murmurer dans le noir, ni un oiseau pour gazouiller en sourdine. Malgré toute la paix et la joie qu'on peut retirer de l'expérience - surtout si on habite le reste du temps dans une rue passante de Genève - on risque bien de se réveiller en sursaut au milieu de la nuit, mal à l'aise à cause du silence. Car il n'y a pas pire épreuve que le silence quand on n'y est pas habitué. Ça met l'âme à nu, ça oblige à penser. Au secours !

Pas de quoi paniquer cependant. Le bruit a encore de beaux jours devant lui. Sans même parler des explosions de bombes et des détonations d'armes à feu (30 000 font mouche chaque année aux Etats-Unis), il y a la sirène des pompiers qui hurle, la moto qui pétarade, la machine de chantier qui ru-

git, l'avion qui crache ses décibels, la perceuse du voisin qui démolit le mur. Les ronflements de la personne qui partage notre couche. Les discours des politiciens.

Accros au tumulte et au tapage, toxicos du raffut, du ramdam et du tinta-marre, rassurez-vous donc. Ce n'est pas demain la veille que le silence aura le dernier mot. Applaudissez !

Gladys Théodoloz



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

AOT - GENEVE
Atelier Oecuménique de Théologie



Dieu

à l'épreuve des conflits

Formation théologique ouverte à tous de septembre 2007 à juin 2009

Renseignements: Tél.: (+41)22 321 40 88 - E-mail: info@aotge.ch - Site: www.aotge.ch